

~~du pays de Baud~~

**les cahiers**

**du pays**

**de baud**

**centre culturel**

**du pays de baud**

bulletin n° 6 - Quelques Légendes du Pays de Baud  
et Chansons Chouannes -

Les Cahiers du 1er Trimestre 1972  
vous présentent

- Légendes et Complaintes du Pays de Baud - par R. TALDIR -	pages	1 à 3
- Légendes Originaires ou Recueillies dans le Pays de Baud	"	4 - 5
- La Mort du Vicaire du Mané-Guen (1847) (Guénin)	"	"
- par <i>Abel Cadic</i>	"	6 - 7
- La Complainte de Jean Jan	"	8 à 13
- Les Chouans dans les Bois de Camors	"	14 à 15
- Kroez er Vossen	"	16 à 18
- commentaire explicatif - par <i>Abel Cadic</i>	"	19 à 20
- La Complainte du Chouan du Bois de Camors	"	"
- avant-propos	"	21
- le Moine de Castennec	"	22 à 24
- commentaire explicatif	"	24 à 26
- la parole est aux lecteurs	"	26
- Chanson Populaire Bretonne - Saint-Julien (Baud)	"	27 à 30
- Saint-Michel et les Saints Ivrognes de Bretagne	"	31 à 36
- Morts dans la Neige - par F. CADIC -	"	37 à 39
- Saint Eloi et les deux Orgueilleux de Mané-Abad	"	"
- par M. GUILLOU -	"	40 à 46
- par Z. LE ROUZIC -	"	47
- Saint-Barthélémy		

-----  
Adresse : Henri MAHO  
La Madeleine - 56 - BAUD - Tél : 25.14.54.  
Secrétaire : Joseph LE TUTOUR  
2, Place du Marché - Tél : 122 Baud.

-----  
Adhésions : Etudiant 10 frs.  
Membre actif 15 frs.  
Membre bienfaiteur 30 frs. et plus

Compte bancaire : Crédit Mutuel de l'Ouest  
2, Place du Marché - 56 - BAUD -  
(en spécifiant Compte du Centre Culturel du Pays de Baud).

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Prix du numéro : 3,00 Frs.

P.M.  
Dépôt Légal : 1er Trimestre 1972  
Directeur de la Publication :  
Henri MAHO - La Madeleine - BAUD -

- LEGENDES et COMPLAINTES du PAYS de BAUD -

Dans la présente livraison des " Cahiers " du Centre Culturel de Baud, vous allez trouver une liste de légendes et de complaintes qui ont pour théâtre ou qui ont été recueillies dans la région.

Cette liste semblera impressionnante à quelques lecteurs ; pour d'autres, plus initiés, elle apparaît sans doute comme incomplète - car dans cette contrée de la Bretagne Intérieure, les contes, les légendes et les complaintes ont germé à foison au cours des âges.

Dans la préface de ses " Contes et Légendes de Bretagne ", édition de 1914, François CADIC écrivait déjà : " la Légende s'en va. Notre siècle de sciences positives lui sera mortel. Bientôt, de ces fictions merveilleuses qui enchantèrent l'imagination de nos pères, il ne demeurera plus qu'un vague souvenir -".

Que dirait-il aujourd'hui où l'aventure ne se rencontre plus dans les chemins creux, mais sur la face macabre de la lune, où le " Karig en Arikeu " fonctionne à plein tous les dimanches - voir les journaux - non plus cette fois tiré par des haquenées, efflanquées, mais par des chevaux produits dans toute une triperie mécanique ?

Les jeunes s'intéressent-ils aux légendes anciennes ? La vie actuelle ne leur en donne guère le temps de rêver. Le conte germe dans le silence de la nuit, aux veillées dans les chaumières. En France, les régions les plus fertiles en légendes sont : l'Auvergne, la Lorraine, le Limousin, le Jura et le Midi Intérieur. La Bretagne mérite une place à part. La situation géographique, sa ceinture océane ; lui ont conservé longtemps son originalité, sa langue, ses habitudes - Hors des grandes voies de communication - Puis la côte a été envahie par les gens de l'extérieur, les grandes routes, les voies ferrées ont sillonné les abords de la côte Nord et de la côte Sud chassant les revenants et les diables.

La zone intérieure a échappé plus longtemps aux transformations modernes. C'est là que les conteurs et les chercheurs ont trouvé leur plus ample moisson de merveilleux : SEBILLOT sur les bords de la Rance et dans les Monts du Méné, Paul FEVAL dans les Marais de Redon, SOUVESTRE, LE BRAZ et LUZEL dans le Trégor et enfin chez nous François CADIC, grâce auquel ont été recueillies légendes et complaintes dans tous les secteurs du Morbihan, et en particulier au pays de Baud.

On reste confondu devant la mémoire de certains conteurs : un vieux de Floerdut, ne sachant ni lire ni écrire, était capable de réciter une poésie de plus de mille vers ; un mendiant de Bieuzy connaissait une cinquantaine de légendes et vingt chansons de trente ou quarante couplets !.

Allez en demander autant aux potaches d'aujourd'hui !

Le champ que parcourt la légende est sans limite, c'est une " ample comédie aux cent actes divers et dont le théâtre est l'univers ", comme le disait déjà Jean de la Fontaine pour ses fables - qui ne sont le plus souvent que de courtes plaintes moralisées -

Ces personnages ? Les Saints, les Diables, les Sorcières, les Hommes, les Bêtes et surtout cet être mystérieux, le " charagine ", géant redoutable apparenté à l'Ogre des conteurs français (Savez-vous que l'Ogre vient de " Hongrois ", c'est-à-dire en fait, des Huns ?).

Le Pays de Baud ? C'est toute une région allant de Melrand à la Chapelle Neuve, de Pluméliau à Pluvigner ; c'est toute la longue percée du Blavat et la sinueuse vallée de l'Evel sans oublier la forêt de Cemors et ses loups et ses cachettes de chouans - C'est là que la maieson a été particulièrement abondante comme vous pouvez le constater.

o o o  
oo

Et nous arrivons à la complainte. Larousse la définit ainsi : " Chanson Populaire sur la vie ou les malheurs d'une personne légendaire ". Ce n'est peut-être pas aller jusqu'au bout du chemin où elle nous conduit - La complainte, souvent longue de trente ou quarante couplets peut-être sentimentaux : En Estig, les filles de Saint-Earthélémy, les innombrables chansons de la "Mariée" en version galloise ou bretonnante, le prince et la bergère.

Elle s'appuie sur un ou plusieurs personnages : historiques ou légendaires : le sire de Kerveno, les filles du Breguéro, Pierre Bugul.

Les événements historiques ont donné lieu à de nombreuses complaintes dont la plupart, hélas, sont aujourd'hui perdus. Et Dieu sait si le pays de Baud fut fertile en ce domaine ; guerres de la ligue avec la pénétration espagnole, la grande, puis la petite chouannerie, les réfractaires, la restauration et Louis-Philippe, les inventaires, la guerre de 1914.

Elle semble s'être pratiquement éteinte entre les deux guerres, l'occupation allemande, les escarmouches des maquis de la résistance s'ils ont laissé des monuments à nos carrefours, n'ont pas suscité la verve des chanteurs.

La radio et la télé, avec leurs chansons toutes cuites servies à domicile ont condamné la complainte. Aujourd'hui, l'événement est direct, brutal, ne souffre pas de fantaisie, brise les imaginations les plus fertiles. Le journaliste ne raconte plus ce qu'il a vu ; sur sa bande magnétique il enregistre les voix, les bruits, il filme les images en direct qui jaillissent sur nos écrans.

La complainte, elle, s'accommode de la fantaisie et de l'imagination. Par ce biais, elle s'apparente à la légende sur laquelle elle présente cependant l'avantage de fournir à l'historien des éléments de recherche. Voilà pourquoi la complainte est plus prisée de l'historien que le conte brodé par le tailleur ou le mendiant de passage.

Je prendrais, pour terminer, l'exemple de " la fiancée du chouan " recueillie dans la région de Baud :

*Ur serten plah iouank  
A gostiad Pondi  
Des lakeit 'en he so-nj  
De garein ur galant dezertour...*

Et voilà que se présentent à l'historien aussitôt : la Terreur de 1793, l'époque douteuse de la Restauration, la désertion généralisée sous la Monarchie de Juillet.

N'est-ce-pas aussi merveilleux qu'une légende ?...

Mais je vous laisse le loisir de choisir les titres et de rêver sur le passé du Pays de Baud.

Raphaël TALDIR.

*Légende Tardive de la Paroisse Bretonne  
Paris*

- LEGENDES ORIGINAIRES ou RECUEILLIES Dans le PAYS de BAUD -

- Kroéz er Vossen (La Croix de la Peste)- Le héros est un paysan de Camors. L'action se déroule dans la région de Pluvigner - On y parle de la peste dévastatrice dans les régions de Camors, la Chapelle-Neuve.
- La Ronde des Damnés - L'action se déroule au village de Kerguh en Pluméliau -
- Le Sire de Kervéno (Pluméliau) - Récit semi-historique complété par une plainte -
- Le Tailleur de Melrand - Josen en Dibenér -
- Le Moine de Castennec - Légende qui rappelle l'existence des 4 chapelles existant jadis sur ce promontoire.
- Le Péché de Saint-Organ - Légende recueillie par un certain Jean PASCO de Baud -
- Saint-Eloi - Le Forgeron de Mané-Abad et le Diable - L'action se déroule à Quistinic - Conteur : M. GUILLOU de Melrand -
- La Légende de Saint-Rivallain avec une plainte populaire -
- La Culotte du Diable - Au Moulin de Cabossen en Bieuzy -
- Les Deux Soldats du Roi - Légende recueillie à Pluméliau -
- Le Miracle des Trois Médecins - Légende recueillie à Melrand -
- Les Féions du Kastel de Rimaison (Bieuzy) -
- Le Marquis de Barbara et son Chat - Légende recueillie à Bieuzy -
- Le Tambour du Roi - Légende recueillie à Pluméliau -
- La Reine des Trois Montagnes - Légende recueillie à Pluméliau -

° ° °

COMPLAINTE et CHANSONS de la CHOUANNERIE

- Chanson de Chouans : - E koñd kamork, peñ dok en hent pras  
Du hont 'e hes ur fauen vras...
- Les Gendarmes au Bâtiment - (Remungol) - Chanson des Réfractaires -
- La Chanson contre les "Libérandet" (Libéraux) - La ville de Baud - s'y fait rudement tancer -
- La Mort du Vicaire de Mané-Guen - (Guénin) - Plainte locale -
- Les Filles du Breguéro - Composée à la suite de l'horrible tragédie qui eut dans ce village en 1843 -
- Le Martyre de Sainte-Dragee - Plainte du Pays de Melrand -
- Chanson du Prêtre assermenté Robo et du condamné Barnabé Cotto (Pluméliau) -
- La Mort du Meunier - Chanson de la Chouannerie recueillie à Baud -
- Le Fils du Brigand - Vieille plainte recueillie à Melrand -
- La Plainte de Saint-Julien - Patron d'une de nos chapelles -
- La Plainte des Moissonneurs - On y parle de la Foire de Baud -
- La Plainte de la Mariée - Recueillie à Saint-Rivallain -  
- Hi nui inta, plahig ionank  
E vo reit desh ur boked...
- L'Arrivée au Régiment - Chanson populaire recueillie à Guénin -  
- Mar dan mē d'en ar inē...
- La Première Messe (Er Getan Overenn) - Plainte du Pays de Melrand -
- Le Sire de Truskat - Chanson recueillie à Melrand -
- Les Belles filles de Saint-Berthélémy -  
- Bartlélém, E hes meried vrañ...

HISTOIRE LOCALE

L'histoire de la Chouannerie et surtout de la petite Chouannerie avec les Réfractaires au Pays de Baud- note à écrire :

- La vie de Isidore LE DEVEHAT - MANDART - LE GUENNEC...
- La Tragédie du Breguéro - village aux confins de Guénin et de Remungol (1863) et tant d'autres faits que l'histoire officielle se garde bien de nous rappeler. C'est cependant aussi passionnant qu'un western ou un roman policier...

° ° °

- 6

GUENIN

---

La MORT du VICAIRE du MANÉ-GUEN ( 1847 )

---

(Complainte Bretonne)

Le règne de Louis-Philippe, le "Roi-Citoyen" fut marqué dans notre région par l'existence de véritables maquis de Réfractaires. On sait qu'en ce temps-là la conscription se faisait par tirage au sort : le jeune homme qui tirait un bon numéro s'en retournait chez lui ; celui qui tirait un mauvais billet partait au régiment pour 7 ans. A moins que, prenant le chemin des bois, il n'aille rejoindre dans la nature les autres malchanceux dans le même cas que lui.

En cette fin de l'année 1846, de jeunes conscrits de Baud, ayant tiré un mauvais numéro, avaient comploté entre eux de confectionner un drapeau blanc, le drapeau légitimiste de Charles X, et de l'arborer là où les Réfractaires de la région avaient l'habitude de se réunir : le bois de hêtres qui escaladait les pentes du Mané-Guen, en Guénin.

Jusque-là, pas grande malice. Mais le réfractaire avant de redescendre de l'arbre eu la mauvaise idée de donner quelques coups de scie dans la branche qui soutenait l'emblème royaliste. C'est de là que proviendra tout le drama.

A ce moment-là, la chapelle du Mané-Guen était desservie par un prêtre en résidence, l'abbé Louis RIOUX, originaire de Bubry et qui était arrivé récemment de Sainte-Anne d'Auray ; où il était chapelain - C'était un prêtre d'avant-garde, mais qui n'aimait pas beaucoup les "histoires" -

Il était à l'église paroissiale ce dimanche-là et son recteur, l'abbé MAHED se préparait à chanter la grand-messe - On lui annonce que le drapeau blanc flottait au Mané-Guen. Il y accourt aussitôt.

Les gendarmes étaient là déjà, ainsi que plusieurs jeunes gens goguenards souriant à l'idée de voir un des "Iondr Korden" escalader le hêtre pour y cueillir l'emblème séditionnel -

L'abbé RIOUX surgit et propose aux jeunes d'effectuer l'opération : moyennant récompense d'un écu (ur skoëd) -

- Vas-y toi-même et garde ton argent ! lui est-il répliqué sans aménité -

Piqué au vif, et voulant faire honte à cette jeunesse, l'abbé retrousse sa soutane et grimpe lui-même à l'arbre - Personne n'eût le courage de l'informer du danger qu'il courait - A peine eut-il atteint la branche traîtresse que celle-ci céda. Le malheureux dégringolant de branche en branche, choit lourdement sur le sol où il demeure inanimé, la colonne vertébrale brisée. En dépit des soins d'un rebouteux, il trépassa et fut inhumé au cimetière de Guénin le 12 Février 1847, sans doute après plusieurs jours de souffrances atroces.

Une complainte, fut composée en souvenir de cet événement tragique. Elle est aujourd'hui bien oubliée au pays de Guénin. En voici les principaux couplets sur les 14 qu'elle comporte. Nous en avons quelque peu rectifié l'orthographe bretonne et ordonné la composition de certains vers boiteux. Mais la véritable complainte est respectée.

*Abbé Gadie*

- 7 -

Complainte Bretonne

---

Chelenet ta, allons, chenelet, ha klened e rehed,  
Me ia de gontein deoh ur gaer a nenéted -

Sanet ar baotred ionank Raod, e tennein ou bilhed  
Lêh tennein unan mad, ur fal des degaset.

Lêh tennein unan guen, ou des tennet unan du,  
Ou des chomet e Baod eit passein er revu.

Le projet d'arborer le drapeau blanc au Mané-Guen  
germe dans leur cervelle.

- Ha ni lakei disul bar e lein er fanen -  
'Er lih ma tenlino prêhesion Mané-Guen.

Arrive le vicair qui proteste :

- Petra ret hui azê, pastred, petra ret hui azen ?  
- Nê e hua intra ken, nameid un drapaot guen...

- Kerhet fonus, paotred, kerhet hui d'en dichen,  
Ha me rei deoh ur skoëd, mê hou pëo aben -

- Saev hou krêz, aotron kurê, atao ne dehem ket.  
Dalhet hou skoëd genoh, pignet hui mar karet.

Comme nous l'avons dit, l'abbé entreprend l'escalade et parvient  
au sommet du hêtre, à la branche à moitié sciée.

Pe oê arriü Er lein, ait moned ar er bar  
Deit er bar diflasket, ha ean kouêhet d'en diar.

Nezê unan ag e gestad e devoê diaozet  
Deit buan ur reboutour, ne oê ket a remet.

Deit buan er reboutour, ne oê ket a remet,  
Kement sê oê bet kaoz, mar devoê tremênet.

IIII

La COMPLAINTÉ de JEAN JAN

Une colonne mobile surprit les Chouans Jean Jan et Claude Lorcy de Talhouët - Kerdec actuellement en Saint-Barthélémy, à Kerlé en Melrand - le 24 Juin 1798 -.

Jean Jan secourant sa fiancée Fanchon LE SAUX atteint d'une balle fut à son tour frappé, en pleine poitrine, par un coup de fusil et il tomba baigné dans son sang. Les soldats ne voulurent pas le laisser mourir sur place ; ils le hissèrent sur une charrette. Fanchon LE SAUX à côté de lui, et l'emmenèrent à Pontivy. Il expira en route, à bout de son sang.

Son cadavre fut déposé à l'hospice de Pontivy, et, comme c'était jour de foire, il fut loisible à tous les paysans de venir le reconnaître.

Jean Jan fut inhumé au cimetière de Pontivy.

Lorcy, dit l'invincible, avait suivi une autre direction. Six gendarmes le guettaient. Une lutte terrible s'engagea entre eux. Les fusils déchargés, ils se battirent à l'arme blanche. Renversé à terre, la figure tailladée à coups de hache, perdant son sang par de nombreuses blessures, l'invincible justifiant son titre se redressait encore, et hideux à la fois et sublime, frappant de la crosse et de la baïonnette, il faisait reculer la troupe. On ne réussit pas à l'avoir vivant, on finit pourtant par le tuer.

Le cadavre resta abandonné sur le sol, et il fallut que la femme de l'héroïque Chouan vint le recueillir elle-même. Pieusement, elle l'emporta avec elle dans sa paroisse natale de Baud, de l'autre côté du Blavet, et l'ensevelit dans la Chapelle de Saint-Thuriau (aujourd'hui Saint-Barthélémy).

C'est l'abbé GUILLOUX - recteur à la fin du siècle dernier - qui découvrit dans la chapelle de Saint-Thuriau, sous une trappe, dans un coin du chœur, les ossements de Claude Lorcy :

" Lavincy gauz ma oë ur brav  
Zou interret e Sant Thuriau

Refrain  
Gizitou lanla hou lanla,  
Gizitou lanla faron la rontré "

L'invincible (Lorcy) parce qu'il fut brave, est enterré à Saint-Thuriau. La mort tragique de Jean Jan et de son compagnon impressionna vivement la région. Ce "deuil général" ne pouvait manquer d'exciter la verve populaire. Elle se donna libre cours en une complainte venue avec quelques variantes jusqu'à nous.

Le lecteur relèvera aisément les quelques erreurs historiques qui s'y sont glissées.

Le bulletin de la Société Polymathique du Morbihan du 1er semestre 1899, nous donne cette complainte avec la musique (pages 72 - etc...)

o o o  
) (

LA COMPLAINTÉ DE JEAN JAN

1 -  
Dé gouil yehan, dé avait dé,  
Jandarmed baod oé ar valé,

Gizitou lanla hou lanla  
Gizitou lanla faron la rontré

2 -  
Ha ré Pondi e oé ehué,  
Jandarmed Baod oé ar valé.

Refrain

3 -  
E Melrand p'ou dés arrivet,  
Er vorh kantéh ou dès gronet.

Refrain

4 -  
Bonjour doh hui, groagué Melrand,  
Ne hués chet guélet er chouan ?

Refrain

5 -  
En tri miz e zou treménet,  
Nés chet guélet chouan erbet

Refrain

6 -  
Gueu e laret, groagué Melrand,  
Hués int guélet, deh devahan.

Refrain

7 -  
Fanchon er Saux, dés achappet,  
De avertis er chouanet.

Refrain

8 -  
M'amé Jean Jan, e n'hum sauvet,  
Arriv é ar sankulotted.

Refrain

9 -  
M'amiez Fanchon, kerhet endro,  
P'em bou hoar m'hou rekonpansô.

Refrain

1 -  
C'était la Saint-Jean, jour pour jour,  
Des gendarmes faisaient un tour.

Refrain

2 -  
Des gendarmes de Pontivy,  
Ils l'environnent tout autour.

Refrain

3 -  
De Melrand atteignant le bourg,  
Ils l'environnent tout autour.

Refrain

4 -  
Bonjour à vous, femmes de Melrand,  
N'avez-vous pas vu de chouan ?

Refrain

5 -  
Voilà trois mois passés vraiment,  
Que nous n'avons vu de chouan.

Refrain

6 -  
Femmes, pourquoi donc mentez-vous ?  
Hier encore ils étaient chez vous.

Refrain

7 -  
Fanchon Le Saux sort en cachette,  
Et se hâte vers leur retraite.

Refrain

8 -  
Amé Jean Jan, trêve aux parlottes,  
Voici venir les sans-culottes.

Refrain

9 -  
Rentre chez toi, bonne Fanchon,  
Plus tard je te ferai un don.

Refrain

10 -  
Er gonz forh ne oé ket laret,  
Girin glas ou dés resenet.  
Refrain

11 -  
Petra é dés eit rekompans,  
Meit un toul ten é korn é éhanch  
Refrain

12 -  
E mant duhont, ér bonalou,  
Goéd édan d'hé a boulladeu.  
Refrain

13 -  
E mant duhont, ér parklahet,  
Hag ér vro ne véint mui guélet.  
Refrain

14 -  
Lavincy gauz ma oé ur braù,  
Zou intèret é Sant Thuriau.  
Refrain

15 -  
Akuit e hrai é rélegueu,  
De frottein hun chapeletteu.  
Refrain.

10 -  
Il n'a point achevé ce mot,  
Que le plomb vert part aussitôt.  
Refrain

11 -  
Fanchon, pour toute récompense,  
N'a qu'un coup de feu à sa hanche.  
Refrain

12 -  
Dans le genêt, ils sont gisant,  
Gisant dans les mares de sang.  
Refrain

13 -  
Dans le champ ils sont étendus,  
Le pays ne les verra plus.  
Refrain

14 -  
Lavincy dut à sa beauté  
A Saint-Thuriau d'être enterré.  
Refrain

15 -  
Ses reliques nous serviront,  
Nos chapelets les toucheront.  
Refrain.

o o o o  
ooo

Voici une variante bien plus longue, plus complète et plus adaptée à l'histoire de la complainte de Jean Jan.

1 -  
De houil Iehan, dé avait dé (bis)  
Ha Jandarmed Baud de valé  
Diraitou lanla ha landira  
Diraitou lanla landiré  
2 -  
Ha Jandarmed Baud de valé,  
Ha ré Pondi ha ré Ploué.  
Refrain

3 -  
Ha ré Pondi ha ré Ploué,  
Ha de Valrand e hrant arré.  
Refrain

4 -  
Ha de Valrand e hant arré,  
De di er Sauz bras a Guerlé  
Refrain

5 -  
Barh é Kerlé pe arriquant,  
Bonjour ha dé mat e larent.  
Refrain

6 -  
Bonjour d'oh, tud ag er gér-men  
Men 'ma ou chouanned dré-man ?  
Refrain

7 -  
Groagé Kerlé ha ré Talhouet,  
Men é Ma oeit hou chouanned ?  
Refrain

8 -  
Men é ma dré-men er chouan  
Klaud Talhouet, pétremant Jean Jan ?  
Refrain

9 -  
Tri miz hantér e zou passet,  
N'es kat guélet chouan erbet.  
Refrain.

1 -  
Le jour même de la Saint-Jean  
Les gendarmes de Baud vont se promener.  
Refrain.

2 -  
Les gendarmes de Baud vont se promener,  
Et ceux de Pontivy et de Plouay.  
Refrain

3 -  
Ceux de Pontivy, ceux de Plouay,  
Et à Melrand vont se rejoindre.  
Refrain

4 -  
De Melrand ils s'en vont aussi,  
Vers la maison du Grand Le Saux de Kerlé.  
Refrain

5 -  
Quand ils arrivent à Kerlé,  
Bonjour et bonne journée, disent-ils.  
Refrain

6 -  
Bonjour à vous, gens de ce village,  
Où sont vos chouans par ici ?  
Refrain

7 -  
Femmes de Kerlé et de Talhouet,  
Où sont partis vos chouans ?  
Refrain

8 -  
Où est ici le chouan :  
Claude de Talhouet, ou bien Jean Jan ?  
Refrain

9 -  
Trois mois et demi sont passés,  
Et nous n'avons pas vu de chouan.  
Refrain



10 -

Groagé Kerlé gæù e laret  
Jean Jan zou genoh ha Klaud Talhouët

Refrain

11 -

Fanchon er Sauz a pe gleuas,  
En hent d'en dias é zivalas.

Refrain

12 -

Loj er chouanned p'arriùas,  
D'é ami Jean, hi e laras.

Refrain

13 -

M'ami Jean en emb sauvet,  
Arriù é er sankulotted.

Refrain

14 -

E tan eben a gonz d'oh té  
E' mant ér pennér é Kerlé.

Refrain

15 -

Fanchon er Sauz, kerret éndro  
P'em bou hoar, m'hou rékompansou

Refrain

16 -

Aben é oé bet rékompanset  
Get pemp pé hueh a Jandarmed

Refrain

17 -

N'hi doé ket groeit tregont pas  
P'hi doé reseuèt gerin glas

Refrain

18 -

Jean Jan e gohéas ar é hed  
E gorv trézet get ur boled

Refrain

19 -

M'ami Jean e zou lehet  
Dré, ur vanden sankulotted

Refrain

10 -

Femmes de Kerlé, vous mentez  
Jean Jan est avec vous, et Claude de  
Talhouët.

Refrain

11 -

Fanchon Le Saux, quand elle entend,  
Descendit en courant le chemin.

Refrain

12 -

En arrivant à l'abri des chouans,  
A son ami elle dit :

Refrain

13 -

Mon ami Jean, sauve-toi,  
Les sans-culottes sont arrivés.

Refrain

14 -

Je viens de leur parler,  
Ils sont au village de Kerlé.

Refrain

15 -

Fanchon Le Saux, repartez  
Quand je pourrai, je vous récompenserai.

Refrain

16 -

Aussitôt elle fut récompensée  
Par cinq ou six gendarmes.

Refrain

17 -

Elle n'avait pas fait trente pas  
Qu'elle avait reçu des "plombs"

Refrain

18 -

Jean Jan tomba de tout son long  
Son corps parcé par un boulet.

Refrain

19 -

Mon ami Jean est tué  
Par une bande de sans-culottes.

Refrain

20 -

Fanchon er Sauz ne chifetket  
Aveit oh hui vou remédet.

Refrain

21 -

Ha Fanchon er Sauz de Bondi  
M'ami Jean é har geti

Refrain

22 -

Gouil Iehan dé aveit dé,  
Jean Jan e golas é vuhé.

Refrain.

20 -

Fanchon Le Saux, ne pleurez pas  
Pour vous il sera soigné.

Refrain

21 -

Pour Pontivy Fanchon Le Saux  
Est embarquée dans la charrette avec  
son ami Jean

Refrain

22 -

Le jour même de la Saint Jean  
Jean Jan perdit sa vie.

Refrain.

o o o  
o o

Les CHOUANS dans Les BOIS de CAMORS

Si vous avez suivi ces temps-ci les petites routes à l'intérieur des bois de CAMORS, de LANVAUX, ou de FLORANGES, vous aurez remarqué que les marchands (de bois) ne "couchent pas sur la paille" (c'est à dire : ne demeurent pas inactifs). Ici et là, de larges espaces ont été ravagés, et si les Chouans revenaient aujourd'hui, ils seraient bien en peine d'y trouver refuge.

Car, de toute évidence, les bois de CAMORS étaient pour les "Hommes des fossés" (les Chouans), un lieu tout indiqué pour s'y cacher des "Bleus". A cette époque, toutes les collines, de Languidic à Elven, étaient couvertes de bois profonds et sombres, sans chemins ni même de sentiers.

Comment vivaient ces gens-là dans la forêt ? Leur "fricot" n'était pas des plus gras. Des choux et des navets pris dans les champs, parfois un morceau de lerd, le plus souvent du gibier tué ou pris aux collets dans les bois. Il eut été imprudent de faire du feu, car la fumée se voit de loin. Il fallait creuser des souterrains pour s'y cacher : dans les bois de LANQUEE, il y en avait un pour 200 personnes. A la nuit, les loups et les sangliers venaient flairer autour des huttes de genêts sous lesquelles dormaient les gens.

Tout près de l'Abbaye de LANVAUX, à flanc de côteau, se dressait un grand hêtre dont les branches trempaient dans une fontaine d'eau claire. Les Chouans se rassemblaient souvent autour de ce hêtre-là.

- " Dans le bois de Camors, loin de la grand-route,
- " Il y a là un grand être, arbre des marais ;
- " Les balles y sifflèrent ;
- " Certes il y eut des coups de feu,
- " Mais aucun Chouan ne fut touché.

Vraisemblablement, Georges CADOUAL connaissait bien ce hêtre-là et il y venait se cacher ; il était si facile de rassembler armes et gens dans les bois de CAMORS. Toumein, le "général bleu" le savait bien :

- " Le voici parti par le chemin blanc
- " Qui conduisait au hêtre.
- " Et il criait comme fait une pie ;
- " Es-tu fin prêt, petit Georges ?
- " Et CADOUAL répondait :
- " Pour eux, je suis suffisamment prêt.

Une partie des Chouans cachés dans les bois de CAMORS et de LANVAUX étaient descendus pour l'engagement du PONT du LOCH.

- " Ils furent attaqués presque immédiatement
- " Au Pont du Loch ; vous avez entendu.
- " Les soldats bleus s'enfuirent,
- " Et jusqu'à Vannes ils ont couru.

Voici sur leur route l'église de MEUCON :

- " Ils se précipitèrent dans l'église
- " Pour échapper aux Chouans.
- " Le général (chouan) était "La Vendée" :
- " Abattons la tour sur eux ! (dit-il)
- " Le général Georges (Cadoudal) répliqua :
- " Ne détruisons pas les églises.

On le sait, ce n'est pas tout à fait ainsi que se termina l'affaire du Pont du Loch. Mais pour le chanteur, pas d'importance.

Une autre fois, voici les Chouans à Kerbarh, en LANDAUL.

- " A Landaul, dans la ferme de Kerbarh,
- " Là une fusillade éclata.
- " Les Chouans se retirèrent
- " N'étant pas en nombre suffisant.
- " Lorsqu'ils arrivèrent à Toul er Blei,
- " C'est là qu'eut lieu l'engagement.

C'est encore des bois de CAMORS que survinrent les hommes qui attaquèrent les "Bleus" venus de LORIENT, à l'accrochage de Lann-er-Hreu en BRECH. Là les choses se gâtèrent :

- " Les Chouans eurent le dessous ;
- " Ils se replièrent jusqu'à Plumergat,
- " Jusqu'à Plumergat ils reculèrent.
- " C'est là qu'eut lieu le dernier combat.

C'est un taupier de PLUVIGNER qui a composé cette chanson de 24 couplets sans toujours respecter la vérité des faits, car il s'est contenté de répéter tant bien que mal ce qu'il a lui-même entendu.

Telle qu'elle est, elle nous apporte tout de même un écho enchanteur du temps passé.

(Traduit du Breton sur un Texte de)  
RAF PONDY.

Le long de la route tortueuse qui mène par landes et taillis d'Auray à Pluvigner, un paysan de Camors cheminait, conduisant sa charrette. Il faisait un gros temps d'après-midi de Décembre. Le ciel endeuillé pleurait d'épaisses gouttes d'eau ; de lourds nuages couraient au ras du sol, comme des linçons en lambeaux, déchirés et soulevés par le rafale.

Il n'était plus loin de la sinistre plaine de Tréauray qui jadis, à l'époque où les Anglais guerroyaient en Bretagne vit des milliers d'hommes s'entregorger lorsqu'il aperçut devant lui une pauvre vieille, l'air épuisé et la démarche incertaine. La main appuyée sur un bâton, elle se traînait, plutôt qu'elle ne marchait le long de la chaussée.

C'était une étrange figure. Sa peau parcheminée, coupée de mille rides, ses joues caves, sa large bouche édentée, ses yeux éteints qui parfois s'allumaient d'un éclair de méchanceté, tout en elle contribuait à inspirer une instinctive répulsion. Sous le manteau de forme indéfinie, râpé et souillé qui l'enveloppait de la tête aux pieds, tel un suaire, son corps apparaissait maigre et décharné, et il sembloit au paysan entendre, quand elle remuait, un bruit d'ossements entrechoqués.

" Pour sûr, pensa-t-il, ça doit être une de ces sorcières que l'Esprit malin entraîne avec lui le soir danser la ronde autour de la pierre branlante de Brech, en compagnie des korrigans. Elle se sera trop attardée cette nuit ".

Mais il était bon chrétien ; il eut pitié de la misérable créature.

" Femme, lui dit-il, si vous allez à Pluvigner, la route est encore longue et vous paraissez fatiguée. Montez dans ma charrette ".

" Volontiers ", répliqua-t-elle ; et, la figure grimaçante, appuyant son corps perclus sur sa béquille, elle se hissa dans la voiture, sans un geste de remerciement.

" Hue, Bichette !" cria le paysan, en allongeant un coup de fouet au cheval, et l'animal partit au galop, comme s'il avait senti la main du diable en croupe.

Assise cependant à l'arrière de la voiture, l'inconnue ne soufflait mot ; mais sur ses lèvres se dessinait un mauvais sourire et, à travers son capuchon abaissé, ses yeux brillaient ainsi que des tisons. Par dessous son large chapeau le paysan l'observait avec inquiétude : " Quelle singulière trouvaille j'ai fait là, songeait-il, ça ne peut être qu'un revenant ou l'Ankou lui-même.

En ce moment, l'attelage arrivait au sommet d'une colline d'où l'on dominait le pays. Là-bas, au bout de l'horizon, pointant parmi les nuées sombres, se dressait, élancée et fière, la flèche de Pluvigner.

" Qu'est-ce cela ? " demanda la vieille, subitement sortie de sa torpeur.

" Le clocher de Monsieur Saint GUIGNER, maître et souverain patron du pays, fit le paysan ; l'église qui l'avoisine est le sanctuaire de Madame Marie, Reine des Orties (Intron Varia er Linad) ".

" Vraiment, murmura la vieille, Pluvigner me semble bien protégé ! " et de nouveau elle retomba dans son silence glacial ; mais, sous son ample suaire, il parut à son compagnon que ses membres s'agitaient dans un tremblement nerveux.

La voiture emportée par le galop rapide, atteignait le Hirello. C'était une agglomération de chaumières d'aspect minable qui formaient l'avant-bourg de Pluvigner. A côté, près de l'intersection des routes d'Auray et de Landévant, une croix de granit rustique et moussue s'élevait, symbole de miséricorde et de pardon.

En l'apercevant, la vieille sursauta, les yeux pleins d'épouvante :

" Arrête, paysan, cria-t-elle, il me faut descendre. Cette croix m'interdit de passer. Le Christ, Madame Marie et Monsieur Saint Guigner, en vérité Pluvigner est trop sûrement gardé. Je ne saurais réussir ici. Tu me retrouveras à la sortie du bourg ".

Ils se séparèrent, elle pour prendre à travers champs, lui pour passer au pied de la tour. Mais à peine l'attelage était-il engagé sur la route qui mène à Camors, le long de la pente du Strakenno, que le paysan vit accourir la vieille par les chemins détournés, l'air très pressé, comme si elle fuyait un danger.

Toujours clopinante et grimaçante, elle se hissa de nouveau dans la voiture, exécuta un geste de défi dans la direction de Pluvigner, et se tournant vers son compagnon :

" A Camors ! " ordonna-t-elle. Le cheval repartit au galop.

Or, comme ils gravissaient la colline sur les flancs de laquelle s'allonge l'épaisse bordure de la forêt où s'élevait jadis un château de Comorre, le Barbe-bleue, voici que la nuit approchait, la pluie tombait plus pénétrante et le vent soufflait en rafales plus terribles. L'âme envahie de craintes folles, le visage inondé d'une sueur froide, le paysan pressait, pressait son cheval.

Enfin, au tournant de la route, il aperçut le clocher de Camors et devant lui les murs du cimetière. La vieille poussa une exclamation de joie :

" C'est ici, dit-elle que je m'arrête. Aide-moi à monter les marches de ce cimetière. Il y pousse de l'herbe et les tombes n'y sont guère pressées. Je me charge de détruire cette verdure et de remuer cette terre. Quand ma besogne sera terminée, les tombes seront tellement nombreuses qu'on ne trouvera plus un coin où ensevelir les cadavres. C'est la Peste, paysan, que tu viens d'amener à Camors ".

Et, tandis que le pauvre homme la contemplant, les yeux hagards, blême d'épouvante, en murmurant tout bas :

" Notre Dame Sainte Anne la Bénie.  
Saint-Mathurin, mon patron secourez-moi (1) !".

Elle grimait sur la dernière marche et là, sa maigre échine redressée, son manteau rejeté en arrière, de sa béquille elle décrivait un arc de cercle sur l'horizon :

" Regarde-moi bien, dit-elle ;  
De quelque côté que je me tournerai  
J'emporterais tout avec moi (2) ".

Elle n'avait pas menti, la maudite. Elle était vraiment la peste. Elle arrivait de ravager les terres d'Hennebont et d'Auray, et gorgée de sang, elle venait chercher là de nouvelles victimes. Les paroisses vers lesquelles ses yeux s'étaient portés étaient Camors, la Chapelle-Neuve et Plumelin.

Or, à quelque temps de là, à Pluvigner, à la Chapelle-Neuve et à Camors, il y eut tant de cadavres qu'on ne trouva plus de fossoyeurs pour les ensevelir ni de prêtres pour bénir les tombes.

Pluvigner seul fut préservé. Notre Dame des Orties et Messire Saint Guigner y firent bonne garde. La Peste n'y put pénétrer.

L'humble croix de granit récemment restaurée et surnommée la Croix de la Peste (Kroez er Vossen) est toujours à sa place, à l'intersection des routes d'Auray et de Landévant. Elle reste là pour attester qu'à ses pieds le fléau dut reculer vaincu et que celui qui se réclame d'elle est bien défendu.

( 1 ) " Intron, santez Anna beniget,  
Sant Matelin, me fairom, me sekouret ".

( 2 ) " Sallet mad doh eign ;  
Doh en iu ma troein  
E tai ol akerrh kenein ".

o o o  
o o

### COMMENTAIRE EXPLICATIF

Une croyance assez répandue en Bretagne prétend que le meilleur moyen de chasser la Peste est de la chanter ou d'en raconter les méfaits. Aussi, trouve-t-on communément sur elle légendes et chansons. L'une de ces dernières a été rendue célèbre par le Barzaz-Breiz de M. de la Villemarqué, sous le titre de la Peste d'Elliant. La peinture elle-même s'en est emparée et l'on admire au Musée de Quimper un tableau où le génie d'un maître s'est exercé à représenter la scène la plus poignante que l'on puisse rêver, d'une malheureuse mère qui conduit au cimetière les corps de ses neuf fils, tandis que son mari, devenu fou, suit la charrette en sifflant.

Sans remonter jusqu'au Moyen-âge et à la fameuse Peste noire qui emporta, racontent les historiens, " la tierce partie de l'humanité, " on peut dire que la Bretagne n'a pas traversé un siècle où elle n'ait connu une terrible épidémie.

Ce n'était pas toujours la Peste ; ce n'en était pas moins un de ces fléaux destructeurs des peuples d'autant plus dangereux que les hommes, ignorants des remèdes de la science, n'avaient guère à leur opposer que la prière ou la résignation stoïque.

Le chanoine MOREAU, dans son Histoire de la Ligue en Bretagne, nous a laissé une description effrayante des ravages causés en Cornouailles, au XVIème siècle, par une épidémie qui éclata au milieu de la guerre civile.

Au XVIIème siècle, le pays de Vannes fut particulièrement éprouvé. Le fléau vint on ne sait d'où, peste, choléra ou fièvre maligne, et le souvenir en est resté vivant dans la tradition, aussi bien que dans les monuments et les institutions. Il est à supposer que la légende de la Croix de la Peste se rapporte à cette date.

En 1696, l'épidémie règne à Pontivy ; puis elle descend le cours du Blavet et, en 1699, on en constate la présence à Hennebont.

Les malheureux habitants, en leur détresse, invoquent le secours de la Sainte Vierge. Ils lui font des vœux, ceux de Pontivy lui promettent une lampe d'argent, une procession annuelle et un feu de joie, et incontinent le mal disparaît. Ceux d'Hennebont s'engagent à lui offrir une statue d'argent et la Peste maudite gagne aussitôt d'autres lieux.

Sa marche la conduisit dans la direction d'Auray et de Pluvigner. Or, c'est sur la route qui réunit ces deux localités que le contour la vit venir.

L'endroit convenait à cette sinistre rencontre. La plaine de Tréauray est à côté, vaste marécage dont les eaux furent rougies à deux reprises du plus noble sang de France, pendant la guerre de Succession de Bretagne, quand se termina la querelle de Blois et de Montfort, puis pendant la Révolution, lors que les prisonniers de Quiberon y consommèrent leur martyre.

Le Loch coule un peu plus, au milieu d'une vallée sinieuse, resserrée entre les talus abrupts, véritable antichambre du chaos où, parmi les rochers éboulés, dansent au clair de lune, karrigans, pouliqueta et sorcières, autour d'une grande pierre druidique, la pierre branlante de Brech, sentinelle perdue du royaume du mystère.

La route continue d'aller à travers une lande monotone et stérile, la lande de l'Ecuris (lan er Hreü), sur laquelle combattirent Chouans et Bleus, à l'époque des Cent-jours.

Des traces de sang, partout, les marques de luttes fratricides, l'éternelle plainte d'Abel montent du sol contre la cruauté de Caïn, et, pourtant, d'un côté de l'horizon, émergeant d'un plateau, la croix de la tour de Pluvigner dit aux hommes : Paix ! de l'autre, dominant la basilique de Sainte-Anne, la statue de la mère vénérée des Bretons semble leur répéter : Aimez-vous les uns les autres ! Nulle part mieux qu'en Bretagne on ne remarque de tels contrastes.

Le conteur prétend que si la paroisse de Pluvigner fut épargnée, elle le doit à la Croix du chemin, à son patron le martyr irlandais Guigner, et à la Vierge des Orties, sa protectrice.

Camors, la Chapelle-Neuve et Plumelin n'eurent pas cette fortune. On oublie de nous en indiquer le motif. Peut-être avaient-ils péché davantage contre le ciel ? De fait, en leur rude vie de boisiers et de bûcherons, dans les profondeurs de leur forêt, un peu braconniers, un peu maraudeurs, en contact fréquent avec les réfractaires et les partisans qui, durant les guerres civiles, cherchaient asile au fond de leurs impénétrables retraites, les gens de Camors ont toujours eu réputation d'hommes violents, agressifs et prompts aux mauvais coups.

Quoiqu'il en soit, le châtement fut effroyable, puisque la population entière fut décimée. La peste s'y vengea à plaisir du mécompte qu'elle avait éprouvé, en traversant Pluvigner. Le cimetière bientôt regorgea de victimes. On aurait pu répéter sur ses murs cette vieille chanson composée ailleurs vers le même temps :

*A Langonnet, sur la place du Marché,  
L'herbe est longue pour être fauchée.  
A Langonnet, sur les murs  
Les pies meurent par couples  
Et les pies et les corbeaux  
Parce que les hommes ont péri (1).*

La Peste ne partit de Camors, de Plumelin et de la Chapelle-Neuve que le jour où elle n'eut plus de vies à faucher.

( 1 ) *E Langonnet, tachen marhad,  
E ma hir er iod de falhat.  
E Langonnet, ar er vurieu  
E varü er biget a goubleu.  
Hag er liget er breñni  
Perek en dud ne variün gui.*

(Cf. La Paroisse Bretonne de Paris - Septembre 1906). F. CADIC (1914).

LA COMPLAINTÉ DU CHOUAN DU BOIS DE CAMORS

AVANT - PROPOS

Qui dit " Légende dit " Conte merveilleux, ou récit sortant de l'imagination, mais non conforme à la réalité.

Le Conte légendaire " Le Moine de Castennec " étonnera plus d'un par les faits racontés, mais il ne faut pas donner à de telles légendes plus de valeur ou de sens qu'elles n'en ont.

Ces légendes, n'ont d'autre but que de nous rappeler le passé et nous aider, peut-être, à mieux comprendre le présent et à préparer l'avenir ".

" Extrait de " La Paroisse de Pluméliau ".

" N° de Novembre 1971 par l'abbé BODEVEN ".

° ° °  
° ° °

LE MOINE DE CASTENNEC :

Texte et commentaire explicatif.

LA PAROISSE DE PLUMELIAU :

Nota : Extrait - N° Janvier 1972 - La Parole est aux Lecteurs -

° ° °  
° ° °

## LE MOINE DE CASTENNEC

Les gens de SAINT-NICOLAS en PLUMELIAU, vis-à-vis du mont Castennec, n'ont jamais passé pour cultiver la vertu à l'excès. Ils ont toujours recherché le plaisir et les folles distractions, et pourtant, quoiqu'ils fassent, la tristesse reste leur partage.

En ce temps-là, leur village était un gros bourg peuplé de nombreux habitants et gouverné par un recteur dont le ministère, hélas ! était traversé par bien des épines. Chaque jour était l'occasion d'une fête. Sans cesse arrivaient aux échos du Blavet les accords du biniou et le bruit des sabots des danseurs qui martelaient le sol. Le cidre coulait à pleins tonneaux, du matin au soir, et la nuit, lorsque retentissaient sur les routes les voix des chanteurs avinés et dans les cabarets les blasphèmes des batailleurs, on aurait juré que le Diable était déchaîné avec ses compagnons.

Ainsi qu'on peut le croire, au milieu de semblables paroissiens, le pauvre recteur vivait dans la gêne. A peine mangeait-il à sa faim. Comment du reste améliorer la situation d'un recteur, quand ses fidèles sont de glace envers Dieu et ne songent qu'au plaisir ?

Face à SAINT-NICOLAS, sur l'autre rive du Blavet, en terre de BIEUZY, s'élevait une chapelle, Notre-Dame de la Rouille, qui semblait le solliciter : " Autant vaut, se dit-il, célébrer la messe là. Je n'y subirai du moins pas l'affront de voir mon peuple me tourner le dos comme ici ".

Mais alors ce fut une autre histoire. Les gens de SAINT-NICOLAS, qu'une sourde animosité commençait à soulever déjà contre leurs voisins d'en face, refusèrent unanimement d'aller lui servir la messe.

" Que faire, murmura-t-il, puisque j'ai promis d'être à la Rouille demain à l'aube ? Promesse à Dieu est promesse sacrée. Je ne saurais manquer à ma parole ; quoiqu'il advienne, j'irai là-bas ".

Le lendemain, à l'aube naissante, son bréviaire sous le bras et un bâton à la main, il s'acheminait vers la chapelle. Derrière le Castennec le soleil se levait, allumant des reflets d'or aux fleurs d'ajonc, et parmi les blés mûrissants, la voix de la cigale jetait son habituel refrain. Un charme indéfinissable enveloppait la nature à son réveil.

Or, tandis que de toute la création montait au ciel un hymne de reconnaissance, le digne prêtre se demandait à lui-même :

" Qui donc m'assistera au saint sacrifice ? ". Il crut entendre de l'intérieur de l'église quelqu'un qui lui répondait :

" Moi ! ".

Comme il arrivait au seuil, la porte était ouverte. Le sanctuaire était orné ainsi qu'aux jours de fête et les cierges allumés. Il s'avança vers l'autel...

Un vieillard à barbe blanche, revêtu de la cagoule des moines, attendait, prosterné sur les degrés, dans l'attitude d'une profonde adoration. Il commença : " Intro bo ad altare Dei ! " ( Je monterai à l'autel de Dieu ). " Ad Deum qui laetificat juventutem meam ! " fit le moine. ( Vers le Dieu qui réjouit ma jeunesse ).

Jamais messe ne fut célébrée avec autant de dévotion. Le ciel devait écouter avec ravissement la prière qui montait vers lui. Quand le prêtre descendit de l'autel, le vieillard se leva, le salua, le visage heureux, et disparut, sans dire un mot.

Le lendemain, à la première heure, celui-ci était à son poste, au bas de l'autel, puis le surlendemain, et cela dura plus d'un mois. Dans sa carrière sacerdotale, le saint pasteur n'avait pas encore rencontré un servent aussi parfait. Il n'en avait pas non plus rencontré de plus mystérieux. Le trentième jour, il n'en savait pas davantage sur son compte que le premier.

Dépendant, les habitants de SAINT-NICOLAS étaient en proie à des accès de violente humeur. Ils avaient espéré jouer un vilain tour à leur recteur et voilà que, par une permission de la Providence, il se riait de leurs ruses et se passait de leur concours. Bien volontiers, ils se seraient vengés de leurs mécomptes sur le vieux moine, mais il était insaisissable. Nul ne savait d'où il sortait ni où il allait. Ils se'en prirent à leur recteur lui-même.

Il y avait déjà trente-neuf jours que le bon prêtre offrait le saint sacrifice à Notre Dame de la Rouille, lorsqu'un matin, en débarquant du bateau qui le ramenait de la rive opposée, il vit accourir au-devant de lui la foule de ses paroissiens, l'air menaçant, le " Penbah " dressé ( bâton à gros bout que les Bretons jadis portaient suspendu au poignet ). En vain demanda-t-il grâce. Il fut roué de coups, laissé à demi-mort.

Le lendemain il était obligé de garder le lit. Il lui fut impossible de traverser le Blavet.

Le vieux moine pourtant l'attendait près de l'autel de la Vierge. Il l'attendit la matinée entière, jusqu'à midi. Des larmes silencieuses coulaient de ses yeux. Quand midi sonna, il se rendit compte que personne ne viendrait. Alors il sortit à pas lents de l'église, tira la porte derrière lui, et, après avoir jeté un regard de tristesse infinie sur ces lieux, il se dirigea vers SAINT-NICOLAS.

Il y arriva à l'heure où les hommes rentraient des champs, pour le dîner. Son visage respirait la plus vive indignation. D'un geste il arrêta les paysans :

" Maudits soyez-vous, s'écria-t-il, habitants de ce village ! Par votre méchanceté, vous avez empêché que se terminât la quarantaine de messes nécessaires à ma délivrance. Grâce à vous, l'âme du dernier religieux du monastère qui s'élevait autrefois là est condamnée à des siècles de purgatoire. Malheur à vous ! Malheur à vos enfants ! Malheur à Saint-Nicolas ! " Il dit, et, s'enveloppant dans les plis de sa robe de bure, il s'évanouit dans la brume épaisse qui montait du Blavet.

Frappés de stupeur, les gens s'étaient arrêtés et ils s'interrogeaient les uns les autres sur l'étrange apparition.

Que signifiait ce langage ? Était-ce déjà le châtiement pour leur conduite envers leur recteur ? Mais le Diable avait trop de prise sur leur esprit pour leur permettre le repentir. Loïn d'avouer leur faute et de demander merci (pitié), une colère folle s'empara d'eux ; ils traversèrent la rivière et, armés de tous les instruments de démolition qui leur tombèrent sous la main, ils s'attaquèrent à la chapelle de la Rouille. On aurait juré une troupe de possédés.

" Ah ! Ah ! clamaient-ils, on en apprendra à ce radoteur à nous prêcher la morale. Avant que le malheur nous frappe, son église aura rejoint son monastère dans le néant ". Toitures, poutres, murailles, autels, vases sacrés, rien ne fut épargné. A la fin de la journée, du vénérable sanctuaire il ne restait que ruines. Le souvenir cependant n'en a pas disparu. Nul paysan de la contrée ne passerait sans se signer devant les vestiges qui en marquent la place et la petite fontaine où s'abreuvaient les pèlerins. L'ombre du vieux moine, croit-on, erre encore à l'entour.

Quant aux habitants de SAINT-NICOLAS, ils furent punis ainsi qu'ils l'avaient mérité. En chassant la Vierge de ces lieux, ils en écartèrent les bénédictions du ciel. Ils n'eurent plus sous le regard que l'image de la stérilité, de la tristesse et de la mort ; grâce à eux, le Castennec qui était couvert d'une riche végétation ne fut plus que le mont maudit, mont d'où la vie est absente et où ne poussent guère que les ajoncs parmi les rochers chaotiques.

Il est demeuré tel qu'ils le laissèrent, et aujourd'hui les petits-fils ne peuvent y jeter les yeux sans un sentiment de crainte. Ils se répètent, en le contemplant : " Voilà quel fut le crime de nos pères ! ". Personne ne s'attache en vain aux églises et aux serviteurs de Dieu.

° ° °

#### - COMMENTAIRE EXPLICATIF -

Le CASTENNEC, en BIEUZY, est une colline taillée dans le granit, qui se dresse abrupte et menaçante par-dessus le Blavet. Avec ses prolongements en pente inclinée qui s'orientent vers le coude du fleuve, avec ses rocs noirâtres qui jaillissent parmi les bouquets d'ajoncs rabougris, il donne l'illusion d'un serpent à la peau écaillée qui s'est replié sur lui-même et qui penche la tête vers les eaux.

Le plateau contre lequel il s'adosse, labouré en tous les sens par les révolutions de l'écorce terrestre, se déchire en ravins, se redresse en sauts brusques, se hérissent de blocs de pierre contre lesquels montent à l'assaut les bruyères et les bouquets de lande - Ça et là, une prairie qui allonge son vert manteau dans un pli de terrain rappelle l'oasis dans le désert. Ça et là aussi, une sinuosité de la rivière découvre un endroit mieux abrité où, parmi l'épaisse couche de terre végétale écroulée des hauteurs, poussent drus les arbres fruitiers, où les maisons s'abritent, protégées contre les rigueurs des vents d'est par les contreforts des montagnes.

Rien de grandiose, de sauvage, de poétique à la fois comme l'aspect de ces lieux. Au fond de l'étroite dépression par laquelle la rivière s'ouvre péniblement un passage, on aperçoit l'immense rocher sous lequel l'apôtre du pays, Saint GILDAS, vécut avec son disciple BIEUZY plusieurs années de sa vie mortifiée.

A l'opposé, au nord, contre une colline riante, le village de SAINT-NICOLAS dresse ses maisons blanches, à l'entour de son église gothique, au milieu d'un bouquet d'arbres. Sombre et massif, les flancs à peine piqués de quelques rares touffes d'ajoncs, le CASTENNEC domine le paysage. Le contraste est frappant. D'un côté, un désert aride semé d'épines ; de l'autre, une nature qui fait des grâces et semble inviter les hommes à se livrer au plaisir.

On ne sait quoi de mystérieux plane sur les choses. Aussi bien les légendes jaillissent-elles de ce sol en vol pressé, ainsi que les hirondelles, les matins-jours de printemps. Quand l'histoire se tait, celles-là savent parler. Il n'est phénomènes du passé qui ne reçoive d'elles son explication.

L'histoire cependant ici n'est pas absolument silencieuse. Suivant elle, le CASTENNEC n'avait pas jadis l'aspect de mauvaise humeur qu'on lui voit. Parmi l'étagement de chênes, de châtaigniers et d'ormes qui en garnissaient les pentes, les Romains avaient bâti l'une de leurs stations, SULIM, au milieu de la route qui conduisait de VANNES à CARHAIX, et dans une position qui commandait le pays. Les poteries nombreuses, les armes et les médailles extraites du sol, la présence d'une imposante statue de Vénus qui longtemps demeura l'objet d'un culte de la part des paysans du voisinage et qu'on a transportée au château de Quinipily en BAUD, attestent l'importance de cet établissement.

Le Moyen âge rendit son importance au CASTENNEC, sous le nom de CASTEL-NOEC. Un cadet de la maison de Porhoët, Alain, père de l'illustre famille des ROHAN, y jeta les fondements de sa puissance, en construisant une forteresse sur les ruines laissées par les Romains.

La tradition ajoute que la montagne était couronnée par trois églises. L'une, qui existe encore au sommet, avait été consacrée à la Trinité, pour montrer que les trois personnes divines du christianisme avaient supplanté à jamais les fausses divinités du paganisme. - La seconde, celle de Notre-Dame de la Rouille (Intron Veria er Raull), au bas de la montagne, en face de l'écuse actuelle, avait été dédiée à la Sainte Vierge, afin de mettre sous sa protection les riverains trop souvent victimes des colères du Blavet. De celle-là il ne reste que des débris : l'aventure du pauvre recteur de Saint-Nicolas nous apprend comment elle fut démolie.

De la troisième, on ne trouve même plus une trace. Elle s'élevait au milieu et portait le nom de la Courade ou de la Garde, vivante protestation contre l'idole impure dont la présence souillait ces lieux. Un petit monastère était bâti à ses pieds. Or, dit une autre légende, en ce temps-là, un pauvre prêtre qui avait eu le malheur de réciter trop souvent son office avec distraction et qui s'en était allé de vie à trépas, avait été condamné par le souverain juge à venir célébrer la messe à minuit en cette église pendant un mois entier, pour sa pénitence. Un moine de la communauté la lui servait.

Il en était déjà à la fin du temps qui lui était marqué, quand un soir, l'ennemi du genre humain gâta les choses.

Le moine s'étant trompé d'heure et s'étant levé trop tôt, fut soudain pris d'un sommeil accablant au pied de l'autel. Il s'endormit jusqu'au jour, sans se réveiller, si bien que le revenant dut partir, sans avoir dit sa messe et sans avoir achevé sa pénitence. Ce fut pour le malheur du monastère. Dieu qui n'avait pu introduire en son paradis une âme de prêtre, parce que sa justice n'était pas satisfaite, châtia le moine et ses frères en déchaînant un bouleversement général qui détruisit jusque dans leurs fondements l'église et le couvent !

° ° °  
° °

#### LA PAROLE EST AUX LECTEURS

" L'histoire locale et les contes me divertissent beaucoup. Bien sûr, on trouve dans ces derniers quelques erreurs, mais ce ne sont que des légendes. Ainsi je viens de relever quelques-unes dans " Le Moine de Castennec " que je vous livre.

L'Auteur de ce récit nous dit que le recteur de Saint NICOLAS part, à l'aube naissante, pour aller dire la messe à la chapelle Notre-Dame de la Rouille, sise sur le Castennec : en face, le soleil se levait derrière cette butte et la cigale chantait dans les champs de blé... Non ! au contraire, le soleil se levait derrière lui, du côté de l'est, Saint-Nicodème, et c'était le grillon qui chantait et non la cigale. Il ne faut pas confondre ces deux insectes. La cigale habite le Midi de la France et, comme le grillon, fait entendre un cri strident, mais beaucoup plus fort. Elle se tient sur les arbrisseaux et chante toute la journée. Ce cri couvre tous les autres bruits de la campagne pendant l'été, comme le croassement des grenouilles, chez nous, les soirs de printemps.

° ° °  
° °

#### CHANSON POPULAIRE BRETONNE

SAINTE JULIEN (BAUD)

*Quel est le Saint Julien dont il est ici question ?*

Evidemment il n'a rien de commun avec l'apôtre des Cénomans, le glorieux patron de la ville du Mans. Il s'agit à coup sûr d'un de ces saints et mystérieux personnages qui pullulent à chaque coin de la Bretagne ancienne et qui, pour n'avoir pas leurs papiers de canonisation en règle aux yeux de l'Eglise n'en sont pas moins très haut placés dans l'estime du peuple. L'histoire les a négligés, la légende s'est emparée de leur mémoire. Elle l'a quelque peu embrumée sans doute ; elle y a mis en revanche les couleurs éclatantes de la poésie, elle leur a prêté sans compter les miracles et les merveilles et de la sorte a réussi à les préserver de l'oubli.

En général, il ne faut pas demander à la chanson populaire des précisions, des dates. Un nom, peut-être quelques indications de localité, voilà tout ce qu'elle fournit. Du moins aurions-nous été heureux de donner ici un air, mais quand nous recueillîmes cette chanson il y avait longtemps que les notes musicales étaient éteintes dans la gorge du vieillard de quatre-vingts ans qui nous la chanta, le père NEITOUR de Noyal-Pontivy.

Dans ce jeune chasseur qui entretient conversation avec le gibier qu'il poursuit et qui se fait annoncer l'avenir, un bien triste avenir par un cerf, il semble qu'il y ait des réminiscences empruntées à la vie de Saint Hubert. Peut-être même toute cette légende n'est-elle que de la transposition opérée au détriment de saints étrangers et au profit de personnages bretons imaginaires. Libre aux chercheurs de conclure.

En ce qui nous concerne, nous nous sommes simplement proposé d'intéresser, en publiant un chant certainement ancien, mais malheureusement incomplet, sur une tragique aventure.



La chapelle de Carmès dont il est parlé est un beau monument gothique qui domine les rives du Blavet, à quelques kilomètres de Pontivy, dans la commune de Neulliac. Après Notre-Dame de Qualven, c'est le centre de pèlerinage le plus fréquenté de la région, l'un de ceux qui ont le mieux conservé le caractère de piété et d'originalité des vieux pardons de Bretagne. Il est cité dans un grand nombre de nos chants et le meilleur de nos poètes du dialecte de Vannes, M. GUILLOME, l'auteur exquis du livr el labourer, lui a consacré l'un de ses plus touchants épisodes.

Autant la région où s'élève Carmès est riche et bien plantée, autant la lande de Baud, à quarante kilomètres de là, en descendant le Blavet, éveille l'idée du désert. Elle suit les collines abruptes qui bordent cette rivière et l'Eval, son affluent, et va rejoindre la forêt profonde de Camors. Une terre aride, plantée et quelques maigres arbustes, revêtue d'ajoncs épineux, traversée de crêtes rocheuses que le soleil et le pluie ont déshydratées à l'envi, voilà cette lande. Elle avait jadis mauvais renom et tel coin, comme la lande de Toulmelen (1), passait pour servir d'asile aux larrons et propice aux coups de main.

Peut-être au temps de nos vœux anachorètes n'en était-il pas ainsi. Plus d'un assurément y vécut de racines d'arbres et de l'eau claire des fontaines, car on ne saurait rencontrer lieu de pénitence mieux approprié. Le bon Julien et sa femme Suzanne y retrouvèrent les traces de leurs vertus et, à leur exemple, ils apprirent à réparer courageusement les fautes commises contre leurs semblables.

La chapelle de Saint Julien qui se dresse aujourd'hui au milieu de la lande est destinée à commémorer le souvenir de l'austère pénitent. On y vient en pèlerinage des environs et les bonnes gens aiment à se redire en la visitant, que rien n'est impossible à Dieu et que les plus grands criminels réussissent comme les autres à forcer les portes du Paradis, quand ils veulent bien y mettre de la volonté.

(1) Toulmelen (Toumlin) en Guénin sur la RN 168 de Baud à Pontivy - autres légendes dont Saint Michel et les ivrognes.

Tud a iliz ha Kristenian  
Chelaust buhé Sant Julian.  
Buhé Saint Julian zo skruet  
En gallek hag én brehoneg  
De nemb a garo é gouiet.  
Julian e oa en dén a stad  
E ie bamdé de jiboosat.  
Un dé é sauas mitin mad  
De vonet de jiboás er had.  
De juboás er had el ma hé  
Er harbig rous e rankontré  
Er harbig rous e rankontrés  
Tri dé ha ter noz en hélias  
En taul fin er harú a gonzas :  
" Julien, Julian, lar té dein mé  
Avait petra em héliás té,  
Meit en aspra, ar men buhé ? "  
" Sal ho krés, karing, ne ran ket ?  
M'hou kav er lon brañuan ir bed ".  
" Mar me har té er lon durhat  
Me laro did en doéré vas :  
Te laho te vam ha te dad ".  
" Sal ho krés, karbig, ne reit ket,  
Me kuité mé kentoh er bad ".  
" Kuita er vro tré ma plijo,  
Te dad ha te vam té laho ".  
Aben ker Julian dés partiel :  
Dén ag é dud ne dés gouiet,  
Na, tad na mam nag é lontredi  
Gol bel in hent en dés ridet,  
Er porh noblans dés arrivet.  
Veit servitour ean nemb lakas,  
Er verh ag en ti en hoantas  
" Me zad, me mam, mar me harst,  
Reit Julian dein veit bout pried ".  
" Sal ho krés, marh, hui n'er po ket,  
Ne ouiam a men ma sañet,  
A bé sort familh ma gennat ".  
" D'en dra-zé ne dan ket gñet,  
M'emo bo Julian avait pried ",  
Kement ar né hi dés dalhet ;  
E zad, e mam dés kousantet  
Hag aben e mant diméat  
Er plah iouank e oé davodez  
D'en intron Vari a Garbez  
Ha hi e is bamde d'hi hoet,  
En er leest é chapelat

Gans d'Eglise et chrétiens,  
Ecoutez la vie de Saint Julien  
La vie de Saint Julien est écrite  
En français et en breton  
Pour qui viendra la connaître.  
Julien était homme de qualité  
Qui s'en allait chaque jour chasser.  
Un jour il se lève de bon matin  
Pour aller chasser le lièvre.  
Comme il allait chasser le lièvre  
Il a rencontré un petit cerf roux.  
Un petit cerf roux, il a rencontré,  
Trois jours et trois nuits il l'a suivi.  
A la fin le cerf a parlé :  
" Julien, Julien, dis-le moi,  
Pour quel motif me poursuis-tu.  
Sinon que tu en veux à ma vie ? "  
" Sauf, votre grâce, cerf, je ne le fais :  
Je vous trouve le plus bel animal du monde ".  
Si tu me trouves une bête parfaite (?)  
Je veis te dire une bonne nouvelle.  
Tu tueras ta mère et ton père ".  
" Sauf votre grâce, petit cerf, je ne le  
Je quitterai plutôt le monde ". ferai.  
" Quitte le monde, tant que tu voudras,  
Tom père et ta mère tu tueras ".  
Sur le champ Julien est parti.  
Personne des siens ne l'a su.  
Ni père, ni mère, ni ses oncles.  
Bien loin sur la route il a couru.  
Dans une gentilhommière, il est arrivé  
Il a accepté d'être serviteur.  
La fille de la maison l'a désigné  
" Mon père, ma mère, si vous m'aimez  
Donnez-moi Julien pour époux ".  
" Sauf votre grâce, ma fille, vous ne  
Nous ne savons d'où il est sorti, aurez pas.  
Ni de quelle famille il est né ".  
" De cela, je ne suis pas tourmentée  
J'aurai Julien pour mari ".  
Tellement elle a insisté sur eux ;  
Son père, sa mère ont consenti  
Et aussitôt on les a mariés.  
La jeune femme avait une dévotion  
Pour dans Maria de Carmès  
Et chaque jour elle allait à son bois  
En récitant son chapelet.

En dé ha hi monet arré,  
 E kreiz er hoed é arriné  
 Deu zennig koh é renkontré  
 " Deu zennig koh, dein me laret  
 Petra glasket hui dré me hoed ? "  
 " E hom à klah hon mab Julian  
 En dás hon kuiteit a vihan ".  
 " Deu zennig koh, dein mé laret  
 Pé lëshanù é ma san hanùet ? "  
 Ind zisklérias er huirioné  
 Ila kentah hi heu brahalé.  
 " Mar e glasket en den iouank-sé  
 E ma amann pried dein mé  
 Get er joé é deoé doh té  
 Hou lak de rapoz né gulé  
 E deu zennig koh oé fatiget  
 Hag aber kër é mant kousket,  
 Er plah iouank retornas d'er hoed.  
 En er laret é chapellet  
 Deit te Julian ir gohad kolér  
 Hag en davé kentah d'er gér :  
 Julian e ia fonnabl d'er gér  
 E ma te voez é hoal hobér ;  
 E ma te voez en é gulé  
 Hag ur pailhard doh é hosté ".  
 Julian e ia fonnabl der gér  
 El en dén vé én disanspér  
 E porh noblians pe arriues  
 Ter guèh ar en daul san e skoas  
 Den bed dohton ne reskondas  
 Doh er gulé dès regarhet  
 E dad e vom an dés lahet  
 Pe deoé groeit en torfet sé  
 Ean gev Suzan é gerante  
 " Suzan, Suzan, dein é laret  
 En hou kulé più hués laket ? "  
 " Hari tad hag hou mam, me Julian,  
 E oé hou klask dré er vro man ! "  
 " Jer Doué neoah me sekouret  
 Konzeu er harù zo displeget  
 Ean deoé laret tain erhet  
 Ré lahet me mam ha ma zad  
 Dalhet men dorn, dalhet me fen  
 E han de ober penijen ".  
 " Mar det, Julian, ma ici oué,  
 Rak me zo mé kauz d'en dre-zé,  
 Pen bé ind lakeit 'r gulé rel  
 Me bé ind miret doh er goal ".  
 Pel mad in hent hou dés kerhet,  
 El an vras vaud mant arriuet  
 Hou demeurans inon e ran  
 Er loj bonalgaas e sahan.  
 Pe oé en amzer kaletan  
 Nezé é valéé Julhn :  
 " Forh ton, Jésus, Guerhiez Vari,  
 Hag en Etru Sant Kornéli ! "  
 Meit grouiad lezeu de zèbrein  
 Ha banigeu deur de ivein.

Un jour elle s'y rendit encore,  
 Elle rencontra deux vieilles gens  
 " Deux vieilles gens, dites-le moi,  
 Que cherchez-vous dans mon bois ? "  
 Nous recherchons notre fils Julien  
 Qui nous a quittés dès son jeune âge "  
 " Deux vieilles gens, dites-le moi.  
 De quel surnom le désigne-t-on ?  
 Ils lui montrèrent la vérité  
 Et aussitôt de s'embrasser.  
 " Si vous cherchez ce jeune homme là,  
 Il est ici, c'est mon époux.  
 A cause de la joie quelle ressentait  
 Elle les a mis à reposer dans son lit  
 Les deux vieilles gens étaient fatigués  
 Et sans plus tarder ils s'endormirent  
 La jeune femme retourna au bois,  
 En récitant son chapelet.  
 Voilà un accès de colère chez Julien  
 Qui le ramène aussitôt chez lui :  
 " Julien, Julien, retourne vite à la maison  
 Ta femme est en train de pêcher ;  
 Ta femme est dans son lit.  
 Un impudique à côté d'elle  
 Julien est revenu promptement, chez lui,  
 Comme un homme au désespoir.  
 A la gentilhommière, quand il arriva,  
 Trois coups sur la table, il frappa,  
 Personne ne lui répondit  
 Il s'est lancé vers le lit,  
 Son père et sa mère il a tué  
 Quand il eut accompli ce forfait  
 Il rencontra Suzanne son aimée  
 " Suzanne, Suzanne, vous me le direz,  
 Dans votre lit qu'avez-vous mis ?  
 " Votre père et votre mère, mon Julien,  
 Qui vous cherchaient par ce pays ".  
 " Oh ! Dieu donc secourez moi,  
 Voici vérifiées les paroles du cerf.  
 Il m'avait bien promis en vérité  
 Que je tuerais ma mère et mon père :  
 Prenez ma main, prenez ma tête,  
 Je m'en vais faire pénitence ".  
 " Si vous allez, Julien, j'irai aussi,  
 Car je suis cause de ce malheur.  
 Si je les avais mis dans un autre lit,  
 Je les aurais préservés du malheur ".  
 Bien loin sur la route ils ont marché,  
 Dans la grande lande de Baud, ils sont  
 Ils ont établi là leur demeure. arrivés.  
 Ils ont bâti une chaumière en genêt  
 Quand la saison était la plus dure ;  
 C'est alors que Julien se promenait  
 " Pitié, oh ! vous Jésus, Vierge Marie,  
 Et Monsieur Saint Cornéli ! "  
 Il n'avait que des racines de plantes à manger  
 Et des gouttes d'eau pour s'abreuver.

LEGENDE

SAINTE MICHEL ET LES SAINTS IVROGNES

de Bretagne

Pour une fois, par hasard, il y avait grande discussion ce jour là au Paradis. Cela n'arrive pas souvent, puisque c'est la demeure de la paix et des béatitudes, et il fallait vraiment qu'il y en eût motif.

Les vieux saints mitrés et les pontifes porte-tiare, les ermites du désert et les confesseurs de la Foi, jusqu'aux savants docteurs du Conseil de l'Eternel, chacun s'en mêlait. On en avait contre les Bretons, mais là, sincèrement, du fond du cœur.

Tous les regards, des regards indignés, se portaient vers Saint-Pierre :

" Qu'est-ce qu'il lui prend, à celui-là ? disait-on ; il laisse depuis quelque temps envahir le ciel par une foule de déguenillés qui sortent des quatre coins de la Bretagne. Il y en a des vieux, il y en a des jeunes, des figures ratatinées et des gars taillés en troncs de chêne, les costumes les plus disparates, comme personne n'en porte plus, bragou-braz et chupenn, petits chapeaux bordés de velours et gilets cuirassés de boutons. Encore, si ces gens-là s'introduisaient parmi nous à la façon de tout le monde. Mais non, on les voit venir avec des mines gauches et timides, l'air innocent, et puis, sans y toucher, sans dire bonjour à personne, sans même qu'on examine leurs papiers peut-être, ils se glissent et vont là-bas grossir la troupe de leur recteur, Messire Yves HELDRY. Bientôt le paradis sera pour eux seuls. Il y aura, si Dieu le permet, une cour des miracles, ici. Il dort donc, Saint-Pierre ? Comment permet-il à ces Bretons, à ces ivrognes, d'entrer si nombreux en ce séjour de gloire ?

Les yeux sur ses gros registres, le sévère porte-clefs du ciel semblait ne pas entendre et cependant au fur et à mesure que les cerveaux s'échauffaient, il sou-

Il hochait la tête en philosophe qui connaît les dessous des choses de l'humaine créature. Il finit par s'impatienter à la longue :

" Eh bien, oui, s'écria-t-il, les Bretons pénètrent en foule au Paradis, j'en conviens, sachez du moins que si on les y reçoit, c'est qu'ils le méritent ".

- Ils le méritent, ces incorrigibles buveurs ?

- Oh ! incorrigibles buveurs ! il y en a évidemment qui n'ont pas pour l'eau claire les goûts des cénobites ; mais, bah ! à bien regarder, même ceux d'entre eux qui ont la fâcheuse habitude de plonger trop fréquemment leur nez dans la chopine sont encore de meilleurs chrétiens que les Auvergnats les moins grippe-sous, les Gascons les plus véridiques et les Normands les plus sobres ".

D'un bout à l'autre du Paradis, il y eut une clameur d'indignation. Il fallait entendre Auvergnats, Gascons et Normands protester. Saint-Pierre souriait toujours, la figure de plus en plus moqueuse.

" Il y a un moyen très simple de nous départager, insinua-t-il. Je vous propose d'envoyer l'un d'entre nous en Bretagne étudier la question. Rien ne vaut comme d'avoir vu, Nous jugerons d'après les termes de son enquête ".

Saint-Michel offrit ses services :

" Je connais les Bretons, dit-il, j'ai été autrefois leur "pays", et je le reste encore de coeur, malgré que le Couesnon nous ait joué le tour. Je saurai les observer aux bons endroits ".

On était à l'époque des pardons, alors que des troupes innombrables de pèlerins se dirigeaient vers les sanctuaires vénérés. Justement la Sainte-Anne tombait ce jour-là.

" La chance me sert à merveille, pensa le glorieux archange, jamais je ne rencontrerai autant de Bretons réunis. Le diable, mon vieil ennemi, va faire des siennes parmi eux, j'en suis sûr ".

Et déployant ses larges ailes, il fendit l'espace, plus rapide que l'aigle, et alla se poser au Champ de l'Épine, face à la basilique de Sainte-Anne d'Auray. Il ne pouvait choisir un meilleur poste d'observation.

Or, il eut beau regarder, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, il ne remarqua que des groupes de gens pieux qui processionnaient au chant des cantiques, qui s'agenouillaient dévotement aux pieds de la statue vénérée, ou qui buvaient de l'eau à la fontaine sainte. La chaleur était torride et pourtant la plupart n'avaient pas absorbé une goutte de cidre depuis le matin ; quand le soir fut venu, pas un ne branlait sur ses jambes.

" Mâlin ! se dit-il en quittant le village, pour des gens qui ont la réputation d'être des buveurs, ceux-là sont bien d'aplomb. S'ils ont le gosier en pente, ce n'est certes pas à force de le mouiller ".

" Pas possible, murmurait-il, que je ne rencontre en chemin un homme qui ait bu plus que de raison. On ne m'en fera pas accroire. Si les ivrognes de Bretagne sont en renom, c'est qu'ils existent. Il n'y a pas de fumée sans feu ".

Il ne s'était pas trompé. Comme il arrivait au bourg de Pluvigner, en face de la tour de Monsieur Saint Guigner, le patron du lieu, ne voilà-t-il pas qu'il aperçut devant lui un brave paysan qui cheminaut les jambes hésitantes, et en s'en contant à lui-même tout le long de la route.

" Ah dame ! cette fois, j'ai mon affaire, s'écria-t-il ; celui-ci en vérité a oublié sa raison dans la bouteille. Je saurai ce qu'il pense ".

Et hardiment il se planta devant l'ivrogne. Le bonhomme eut un sursaut : il s'arrêta interdit, et reconnaissant un pèlerin de Sainte-Anne, il mit la main à son chapeau et entonna, avec les marques de la plus vive dévotion, le cantique populaire :

*Oh ! Reine de l'Arvor,  
Oh ! Mère pleine de pitié  
Sur la terre et sur mer  
Garde tes enfants.*

puis avec une figure transformée et un air subitement grave, il continua son chemin.

L'archange n'en revenait pas de surprise :

" Celle-là est trop forte, disait-il ; un ivrogne pieux ! non vraiment, on ne trouve ça qu'en Bretagne ".

Sa marche le conduisit du côté de Camors.

Les gens de ce pays, nul n'en ignore, n'ont pas la réputation de chrétiens très fervents. Il y songeait, et voilà que soudain il lui prit une idée : il se déguisa en prêtre, persuadé que l'habit lui vaudrait quelque histoire.

Il était déjà dans la forêt au milieu de laquelle se cache le bourg de Camors, ainsi qu'un nid parmi le feuillage, lorsque des chants avinés retentirent à ses oreilles. Quatre campagnards débouchaient d'un carrefour, bras dessus, bras dessous, décrivant d'inquiétantes paraboles, heureux, autant qu'on peut l'être, d'avoir réalisé d'honnêtes gains à la foire et d'avoir noyé leur estomac dans les flots de cidre capiteux.

" Pour des ivrognes, murmura-t-il ces gaillards m'ont l'air de l'être passablement. Je parie qu'ils ne sont pas aussi dévots que le premier. Ils vont se figurer que je suis leur recteur, et gare ! Je récolterai sûrement plus d'injures et de pierres que de litanies de saints ".

Il marcha droit à eux.

L'Ange du jugement apparaissant dans les nues n'eût pas produit un effet plus terrifiant. Les quatre buveurs tombèrent à genoux, se frappant la poitrine et clamant d'une voix lamentable :

" Pardon, excuse, Monsieur Le Recteur, nous ne recommencerons plus ! ".

L'un d'eux avait déjà tiré un chapelet et l'autre avait entamé sa confession :

" Mon père spirituel, donnez-moi votre bénédiction ".

Malgré la gravité qui sied à un personnage céleste, surtout quand il est de sa dignité, Saint-Michel ne put y tenir. Il partit en courant, pris du fou rire, laissant là les ivrognes qui levaient les bras au ciel et qui battaient leur coulepe à qui mieux mieux.

" En vérité, répétait-il, puisqu'il en est ainsi à Camors, qu'est-ce que ça sera ailleurs ? ".

Comme il descendait la colline qui mène à Baud et vers les bords de l'Evel, il entendit, dans une aire à battre, un bruit de voix qui semblaient se quereller, il faisait chaud, les travailleurs avaient beaucoup bu et ils se disputaient en effet.

" Ah ! Ah ! se dit-il, nous y sommes. Ceux-ci, je le gage, n'ont pas envie de se confesser, car je crois que le Diable est là ; " Et discrètement il s'approcha : " Dieu soit avec vous ! " leur cria-t-il persuadé qu'il essuierait une bordée de jurons.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Or, au lieu de le saluer de blasphèmes, chacun tira son chapeau, la querelle cessa et les anciens lui répondirent avec une extrême politesse :

" Que Dieu soit avec toi-même et te protège dans ta route, voyageur, qui te montres si courtois ! Lui seul est le maître ".

Décidément Saint-Michel en était pour ses frais :

" Je n'en trouverai donc pas un, se demandait-il, qui en veuille à Dieu et au Ciel ? Je commence à me persuader que Saint-Pierre a raison de les recevoir indistinctement. Si je leur parlais du Diable, peut-être réussirais-je davantage ".

Il s'avançait, en ce moment, à travers la vaste lande de Toul Melen, de fâcheuse réputation, recherchée des coups-bourses et des amateurs de mauvais coups. Le soleil en plein midi versait du plomb fondu sur la tête. Il avisa, au détour de la route, une petite auberge qui, cachée derrière un talus, dans un bouquet d'arbres, semblait guetter les passants à dévaliser. Des buveurs étaient attablés, et, au diapason où étaient montées les voix, on s'apercevait que le cidre agissait sur les cerveaux. Les coups de poing résonnaient sur la table et l'on aurait juré que l'on allait en venir aux mains.

" Ça y est, pensa l'Archange, j'ai ce que je cherchais : ces ivrognes me dispenseront de courir plus loin, car ils m'accueilleront avec les derniers outrages ; "

Et du seuil de la porte il cria : " Holà ! les gars, le cidre a de la vertu, il paraît, et le Diable mon compère, sera content de vous ".

Il n'en fallut pas davantage pour arrêter la discussion. En un instant tous les buveurs furent sur pieds, regardant avec terreur vers la porte.

Le Diable ! A ce seul nom, beaucoup s'étaient signés. D'autres avaient pris une attitude qui n'avait rien d'engageant.

" Qui es-tu, toi-même, compère du Diable ? demandèrent-ils, en s'avant-gant sur lui, la bouche pleine de menace. Tu le fréquentes donc, puisque tu le connais ?

- Un peu, car je suis un buveur de cidre comme vous. Les buveurs de cidre ne sont-ils pas ses enfants chéris ?

- Vraiment, s'exclamèrent les hommes d'une voix unanime.

Dieu nous le pardonne alors ! Nous ne pensions pas si mal faire. Quant à toi, coureur de chemins, hors d'ici ! Nous ne voulons avoir aucun rapport, ni avec toi, ni avec le patron ".

Cette fois le bel archange était suffisamment édifié.

" A quoi bon continuer cette enquête ? " se disait-il. J'ai oui pèlerins et batteurs, jusqu'à des voleurs du Toul-Melen et des maquignons de Camors, et pas un qui ne se proclame ami de Dieu et ennemi du Diable. Que me faut-il donc de plus ? Et il rentra au Paradis.

Saint-Pierre l'attendait sur le seuil avec son air toujours goguenard.

- Eh bien, grand Saint-Michel ? interrogea-t-il.

- Oui, oui, répliqua l'archange, vous avez raison. Ils boivent sec en Bretagne, c'est sûr. Mais si leurs jambes chancellent parfois, jamais leur poison ne s'en va complètement à la dérive. Ils méprisent l'alcool qui abêtit l'esprit et ne consomment que le cidre qui fait chanter les coeurs et rend dévot. Laissez-les tous entrer. Les saints ivrognes Bretons ne craignent pas la comparaison avec les saints des autres pays.

( Recueilli par M. L'Abbé LE MOING, Instituteur à PLUVIGNER ).

#### MORTS DANS LA NEIGE

Il y a une tradition depuis longtemps répandue au pays de Vannes d'après laquelle trois jeunes abbés qui s'en étaient allés recevoir les saints ordres périrent de male mort sous la neige dans les landes de Lanvaux. Une chanson a été composée qui raconte le triste accident.

Elle est ancienne, aussi ancienne, sans doute, que le fait, et elle a dû passer par bien des variantes, mais la mémoire populaire lui est demeurée fidèle et elle a survécu à tous les événements, parce que l'émotion soulevée dans le pays avait été si profonde et les coeurs si vivement impressionnés qu'ils ne pouvaient oublier celui-là. Elle est encore chantée çà et là maintenant dans les régions voisines de Lanvaux.

Trois abbés qui s'en sont allés chercher la prêtrise à Vannes.

C'est au moins, dira-t-on, une singularité qui n'est plus dans les moeurs ecclésiastiques. Effectivement, depuis la fondation des séminaires dans les villes épiscopales, les aspirants au sacerdoce ne sont plus contraints à ces longs voyages. Il n'en était pas de même aux siècles antérieurs. Il n'existait pas de séminaires et les jeunes gens qui se sentaient la vocation recevaient leur formation religieuse soit dans les couvents à proximité, soit plus ordinairement, dans les presbytères de leurs paroisses.

Lorsqu'ils étaient suffisamment instruits par leur clergé paroissial, dans les arts libéraux et dans la science théologique et qu'ils avaient l'âge requis, ils se rendaient auprès de l'évêque pour lui demander de leur conférer les ordres.

On n'a pas de peine à comprendre qu'à ce compte la culture des futurs ministres du sanctuaire laissât beaucoup à désirer. Au XVIème siècle, elle était devenue trop inférieure, et c'est une des raisons qui expliquent les progrès du Protestantisme.

L'Eglise y mit ordre, et le concile de Trente promulgua un décret qui instituait les séminaires diocésains.

Toutefois, à cette époque, les décisions de l'Eglise exigeaient beaucoup de temps pour faire le tour de l'univers catholique. La Bretagne, d'ailleurs, était loin et, comme toujours, lente à se remuer. Ce ne fut qu'en 1645, que s'établit le séminaire de Saint-Malo, le premier, puis en 1665 celui de Vannes et en 1667 celui de Quimper. Ils eurent bientôt leur plein, car toute la jeunesse cléricale s'y réfugia et l'on ne connut plus de triste aventure semblable à celle des trois prêtres qui moururent dans les neiges de Lanvaux.

Ces trois prêtres, d'après la chanson, étaient originaires de Baud. Pour s'en retourner chez eux le trajet était long. Il était surtout pénible, car on était en hiver, les routes n'existaient guère, et il fallait suivre le désert accidenté de Lanvaux, coupé de landes et de bois. En vain, les pria-t-on de s'arrêter à Plescob et à Grandchamp, ils refusèrent.

Ils étaient vigoureux, pleins d'ardeur et si heureux de l'honneur reçu à Vannes qu'ils ne sentirent pas d'abord la fatigue. Mais la neige s'amoncelait de plus en plus. Ils ne distinguaient plus les fondrières ; bientôt il leur fut impossible d'avancer. Ils arrivaient en ce moment dans un village sis au fond d'un vallon, autour d'une vieille chapelle de Sainte-Brigitte, le village de Toperhet, et sollicitèrent l'hospitalité. Il leur fut répondu par un refus brutal.

Jamais pareille chose n'était encore arrivée en ce pays : des prêtres en danger de périr et repoussés par des paysans du seuil de leur maison. Aussi les habitants du hameau furent-ils châtiés sévèrement par l'indignation publique et gratifiés longtemps du nom de "logeurs de larrons".

Les trois pauvres clercs étaient à bout de force. Ils avaient beau s'encourager réciproquement, ils ne purent atteindre un petit village qu'ils apercevaient sur le coteau et où demeurait un ami. Ils tombèrent sur le sentier, en envoyant une dernière pensée à leurs mères qui là-bas, à Baud, espéraient les entendre chanter l'évangile de la Noël.

Comme d'ordinaire, la chanson ne porte ni date, ni noms d'individus. Il est donc impossible de dire quand advint la tragique aventure et qu'elles en furent les victimes ; mais, puisque le souvenir en a si bien survécu dans la mémoire du peuple, il semble qu'il soit plus raisonnable de la fixer

à l'époque la plus rapprochée de nous, à celle qui précéda la fondation du séminaire de Vannes, vers la moitié du XVIIème siècle.

Des versions qui en restent celle-ci nous a été transmise par Monsieur l'abbé LE MOING, vicaire à Pontivy. Elle lui avait été chantée par Mademoiselle LE DIVENAH, de Moustoir-Ac. Elle a l'inconvénient d'être incomplète. Heureusement que la revue "Dihunamb" a donné, au mois de février 1912, un texte auquel il ne manque pas la finale. C'est grâce à ce texte qu'il nous a été possible de rétablir une vieille chanson bretonne qui ne manque pas d'intérêt.

François CADIC.

(LA PAROISSE BRETONNE DE PARIS -  
Août - Septembre 1923).

## LEGENDE

### SAINTE ELOI ET LES DEUX ORQUEUILLEUX DE Mané-Abad.

---

Le bon Saint Eloi faisait son tour de France, car on a beau être Saint, il faut apprendre : ce n'est qu'à force de forger qu'on devient forgeron. Il s'en allait de bourg en ville, s'arrêtant au seuil des maréchalleries, écoutant avec complaisance le bruit du marteau sur l'enclume, prêtant volontiers un coup de main aux artisans qui le sollicitaient. Il avait fini par arriver en Bretagne, un matin, comme l'aurore se levait.

C'était à Quistinic. Dans tout son voyage, il n'avait pas encore rencontré un pays aussi pittoresque, d'aspect aussi attrayant. Des montagnes au dos large, hérissées de blocs de granit, surgissaient dans le ciel ; des champs de blé entourés de chênes et de châtaigniers disputaient la place, au fond des vallées, aux prairies vertes et, à travers les cailloux, une foule de ruisselets folâtraient gaiement, en jouant avec le gazon et en courant à la débandade. Dans une large découpure, là-bas, à l'orient, le Blevet dormait au doux murmure du vent.

Malgré son rude métier, le bon Saint-Eloi n'en avait pas moins l'âme d'un poète. Le paysage le séduisit. " Voilà, pensa-t-il, un coin de terre qui rappelle un peu le Paradis. Volontiers j'y séjournerais quelque temps. Le diable y soit si je n'y trouve pas l'occasion de m'employer ".

Un bruit d'enclume qui retentissait à une certaine distance frappa ses oreilles. Cela venait de la montagne de Mané-Abad sur laquelle il était grimpé.

Il y avait là, au bord de la route, dissimulé dans les arbres, une maison de forge dont la superbe apparence indiquait que le maître réussissait dans ses affaires. Il y entra.

" Il me semble, compagnon, dit-il, qu'à marteler le fer, il y a moyen de gagner largement sa vie par ici. Ne voudriez-vous pas d'un auxiliaire ? ".

L'homme s'était arrêté et le toisait des pieds à la tête avec un sourire narquois.

- Si fait, répondit-il, l'ouvrage ne manque pas. A une condition cependant :

- .... ?

- Il faut que tu saches d'abord à qui tu parles, car tu m'es l'air passablement étranger à ce pays. Mon nom exprime toutes mes qualités, je m'appelle maréchal, maréchal, maître-maréchal, contre-maréchal, maître sur tous les autres maréchaux. Ce nom, à chaque ordre que tu recevras de moi, je tiens à ce que tu le répètes. Le pourras-tu ?

- J'aurai peine à m'en tirer.

- Essaie toujours. Si tu réussis et pour peu que tu connaisses ton métier, je te garde.

Le bon saint en son esprit songea : " Voilà un fanfaron à qui une leçon d'humilité ne serait pas de trop. Il l'aura gratis ". Et il ajouta :

- J'accepte.

Aussitôt, il prit des outils pour se mettre à l'ouvrage. Mais son patron l'arrêta d'un geste :

- Regarde-moi travailler d'abord, lui conseilla-t-il, quand tu auras remarqué de quelle façon supérieure j'opère, on avisera à t'occuper ".

Eloi courba la tête, sans insister, s'assit sur un escabeau et se croisa les bras.

Huit jours s'écoulèrent. Or, comme le forgeron se disposait à entreprendre un voyage, il s'enhardit à renouveler sa demande :

- Maréchal, Maréchal, maître maréchal, contre-maréchal, maître sur tous les maréchaux, que dois-je faire en votre absence ?

- Puisque tu tiens à exercer tes bras, répondit le forgeron, va, change cette enclume en aiguilles.

- Amen ! murmura le Saint. Le ciel vous a entendu.

Quand l'homme revint quelque temps après, il recula stupéfait au seuil de sa maison. Il y avait des aiguilles partout, des milliers. La terre en était tapissée. Il y en avait tellement que c'est même affirmé-t-on, depuis ce jour qu'elles coûtent si peu.

Il ne s'attendait vraiment pas à cette singulière mésaventure, mais si sa surprise était grande, sa contrariété ne le fut pas moins, et il le laissa voir. Plus d'enclume, partant plus de travail. Eloi fut touché de son chagrin.

" Maréchal, maréchal, maître-maréchal, contre-maréchal, maître sur tous les maréchaux, s'écria-t-il, si l'ouvrage ne vous plaît pas, rien de plus simple que de rétablir les choses en l'état ".

Il prit quelques gouttes d'eau dans sa main, en aspergea les aiguilles et, à l'instant, l'enclume se rétablit. Décidément le forgeron avait engagé à son service un ouvrier de quelque valeur et il pouvait sans crainte lui confier de la besogne.

Sur les entrefaites, on amena à ferrer le cheval de guerre d'un baron du voisinage. C'était une bête de prix, mais difficile d'accès.

Maréchal, maréchal, maître-maréchal, contre-maréchal, maître sur tous les maréchaux, demanda Eloi, me permettez-vous de m'en charger?

Le forgeron, malgré lui, eut une moue dédaigneuse :

- Si tu t'en crois capable, répliqua-t-il, vas-y.

Eloi, retroussa ses manches, s'arma d'une hache et tranquillement coupa l'un après l'autre les pieds du cheval, puis il les ferra et, sans difficulté, les ressouda. Son patron n'en avait pas assez de ses yeux pour admirer.

- Ah ! bien ! mon garçon, dit-il, voilà du travail excellent et je suis content de toi. Tu as une fortune au bout des bras, en vérité. Si ça te plaît, nous associerons ensemble nos talents et il n'est forgeron sur terre qui soit de taille à rivaliser avec nous.

Et comme il y avait un autre cheval qui attendait son tour :

" Allons, ajouta-t-il, ferre aussi celui-là ".

Mais déjà le Saint avait tourné les talons et se dirigeait vers la porte.

- Non, déclara-t-il, cela suffit. Il ne me serait pas possible de témoigner plus longtemps assez de respect à un maître dont le nom suppose tant de qualités transcendantes. Je préfère m'en aller.

" - Soit ! reprit l'homme, l'air vexé, je ne te retiens pas ". Et, à part lui : " Qu'importe ! je sais maintenant la recette, je me passerai de toi ".

Mais l'orgueilleux avait trop présumé de sa capacité. Tout marcha cependant à souhait au début. S'approchant du cheval, il lui détacha un sabot d'un coup de hache et il le ferra.

- Ca va, ça va, murmura-t-il, triomphant.

Hélas, quand il fallut recoller le sabot, il dut déchanter. Ce n'allait plus. Malgré qu'il en coûtât à son amour-propre, il fut obligé de courir après son domestique :

- Eloi, Eloi, implora-t-il, au secours ! sauve-moi !

- Qu'y a-t-il pour votre service, maréchal, maréchal, maître-maréchal, maréchal sur tous les maréchaux ? demanda le Saint.

- Il y a que j'ai trop compté sur mon savoir. A ton exemple j'ai enlevé le pied du cheval et voilà que je suis incapable de le rattacher.

- Cela prouve une chose, répartit Eloi, c'est que quelles que soient nos qualités, il peut se rencontrer des hommes qui nous surpassent. Croyez-moi, laissez ce nom prétentieux de maître sur tous les maréchaux pour vous appeler simplement le forgeron de Mané-Abad. Il ne sert de rien de se vanter.

Il dit et il appliqua le sabot contre la jambe du cheval et, en un tour de main, la soudure était opérée.

Pour garder un tel auxiliaire, le forgeron aurait donné le monde, mais Saint-Eloi avait d'autres desseins. Il faisait son tour de France et il n'avait guère de loisir de stationner nulle part. Il prit congé de son hôte.

Comme il suivait la route qui descend les pentes du Mané-Abad, dans la direction de Buby, voilà qu'il aperçut, à l'entrée d'une lande, un paysan qui avait l'air de l'attendre. Malgré qu'il fut déguisé en homme de la contrée, en Pourlat, il n'eut pas de peine à le reconnaître, car il l'avait souvent rencontré au travers de sa vie.

- Maître Satanas ici ! s'écria-t-il ; qui t'amène de ce côté ?

- Ce qui t'amène toi-même, riposta le Mauvais. J'accomplis aussi mon tour de France. Si tu veux, nous voyagerons de compagnie et pour nous distraire, nous essayerons nos forces. On te prête des merveilles et je ne demande qu'à y croire. Néanmoins, je suis un peu comme Saint-Thomas, j'aime à toucher, à sentir. Si tu y consens, nous lutterons au plus habile et l'on saura lequel des deux est le plus capable d'Eloi ou de Satan.

- J'accepte, dit le bon Saint, et je te promets que tu sentiras par toi-même, ainsi que tu le désires.



Ils longeaient un magnifique champ de blé dont les épis se balançaient lourdement à la brise et attendaient la faucille du moissonneur.

- Une idée, s'écria le Diable, je te propose de partager ce froment.
- Choisis ce qui te convient, répliqua le Saint.
- Je demande ce qui est dans la terre.
- Moi, ce qui est au-dessus.

Quand le blé fut ramassé, il restait à Eloi le grain, au Diable la racine. Celui-ci se promit une revanche à la prochaine occasion.

Il y avait justement à côté un carré de pommes de terre dont les tiges très hautes annonçaient que le moment de la récolte était arrivé.

- Je veux ce qui est hors du sol, déclara étourdiment Satan.
- Moi, je me contenterai de ce qui est à l'intérieur, répondit modestement Eloi.

Le Diable avait encore perdu. Il ne recueillit pour sa part que des branches et des feuilles grasses dont seuls les animaux de basse-cour se seraient contentés. De colère, il lança une poignée de cendre sur le champ, et, à l'instant, branches et feuilles moururent.

C'est depuis lors que les tiges de pommes de terre se fanent et se changent en bois aride, au moment de la maturité, sans que cela nuise du reste aux pommes de terre.

Malgré tout, Maître Satan ne se résigna pas encore à reconnaître sa défaite.

- Je te mets au défi, dit-il, de m'imiter dans ce que je vais te proposer. Je suis à même de me transformer en n'importe quelle bête de la création.
- A merveille, répliqua le Saint, fais-toi donc la bête qui te ressemble le mieux, pourceau.

En une seconde, la métamorphose était opérée. Eloi l'attendait là. Il jeta l'animal dans un sac, le mit sur son épaule et s'en fut devant lui. Un bruit de fléau qui partait d'un village voisin attira son attention. Tic, Tic, Tac, Tac ! Il y avait là des gers solides qui battaient le blé en cadence.

- Hé ! les hommes, leur cria-t-il ? auriez-vous l'obligeance de me rendre un léger service ?
- Oui, oui, oui, quoi donc ?

- J'ai tellement serré les cordons de ce sac que j'ai peine à le dénouer, il faudrait frapper dessus, jusqu'à ce qu'en sorte ce qu'il contient.

Tous les fléaux s'échappèrent à la fois. Des grognements plaintifs leur répondirent.

Les ouvriers s'acharnaient tellement sur le sac qu'il finit par se déchirer ; le porc s'élança dehors le corps endolori, et s'enfuit au galop. Eloi le rattrapa.

- Grâce ! implora le Diable, ça ne me réussit pas de jouer à la bête ; je préfère te proposer autre chose.

- Parle, dit le Saint.
- Il m'est facile, quand ça me plaît, de grandir à la taille du chêne le plus élevé ou de me rapetisser à la mesure d'un lézard.

Voilà pour la mesure du lézard.

Et quand Satan se fut ainsi réduit à des proportions minuscules, Eloi lui mit le main dessus et l'enferma dans sa bourse. Une idée lui avait surgi : Si je retournais chez le maréchal de Mené-Abad ! il a un rude marteau. Voilà justement une occasion d'exercer ses muscles.

Du plus loin qu'il aperçut la forge, il se mit à crier :  
" A la rescousse, patron ! je vous apporte le Diable dans mon porte-monnaie. Préparez-vous à lui travailler les côtes ".

" Le Diable ! riposta l'artisan ! pose-le donc là sur l'enclume. Il y a longtemps que je désireais le rencontrer. Nous allons engager ensemble un bout de conversation ".

Il appela ses ouvriers et quatre marteaux maniés à tour de bras retentirent sur l'enclume. Pim, Pan ! Pim, Pan ! Pim, pan !

Le diable hurlait comme un perdu, tandis que Saint Eloi lui prodiguait les encouragements :

- Patience, patience ! compère, tu m'as demandé à sentir par toi-même. J'espère que tu seras satisfait.

Il faut cependant un terme à chaque chose. A force de se démener, le prisonnier réussit à percer une petite ouverture. Il y glissa la tête, puis le corps et bientôt il était libre. D'un bond il fut dehors. En vain, son bourreau se précipita après lui ; il lui fut impossible de le rattraper. On l'entendit qui descendait, dans une course éperdue, les pentes de la montagne et qui disait d'une voix haletante :

" Bonsoir, Bonsoir, Eloi. Continue seul ton tour de France ; j'aime mieux te retrouver plus tard ".

Une seconde après, il avait disparu sur la route de Guémené. Content d'avoir humilié deux orgueilleux, le bon Saint reprit alors, lui aussi, son chemin. Il partit et jamais plus on ne le revit au pays.

Le souvenir de son passage n'y est pas moins demeuré.

Le forgeron en profita pour changer son nom prétentieux et ne s'appela plus que le forgeron du Mané-Abad.

Quant au Diable, si, par hasard, il lui arrive de rôder dans le pays, il ne lui vient plus à l'idée de grimper sur la montagne. Rien qu'à la regarder, il se sent des frissons. Il lui semble que ses os se brisent encore sous le rude marteau des ouvriers. Il n'a pas oublié que jamais son orgueil ne fut mis à pareille épreuve.

( Conté par M. GUILLOU de MELRAND ).

---

